

MEXIQUE

nouvelles du

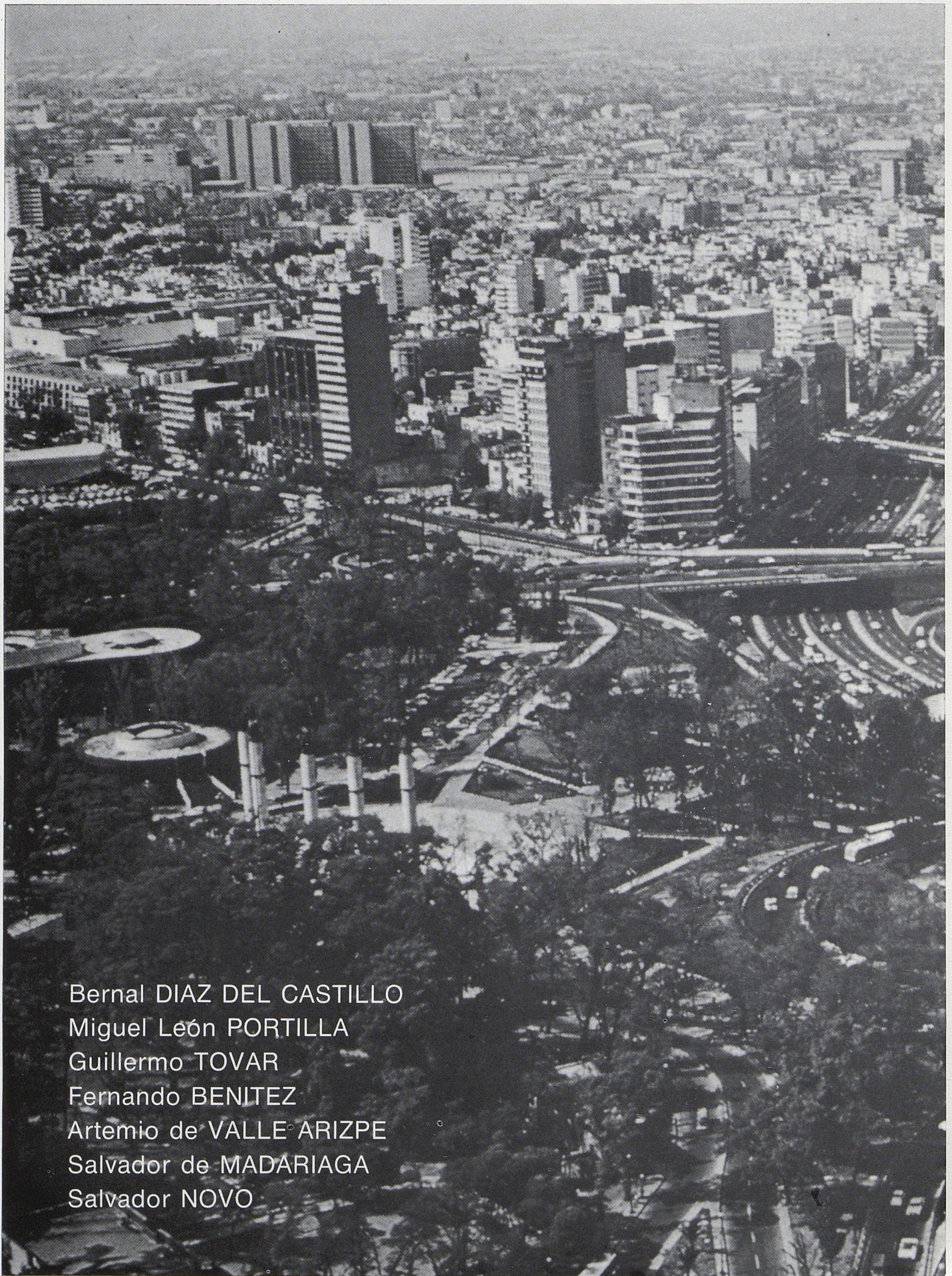
seconde époque - N° 19

MARS 1986



MEXICO .
Une ville
plus grande
que sa tragédie

4° P. 6139



Bernal DIAZ DEL CASTILLO
Miguel León PORTILLA
Guillermo TOVAR
Fernando BENITEZ
Artemio de VALLE ARIZPE
Salvador de MADARIAGA
Salvador NOVO



Le prêtre suprême Tenoch, assis sur un rocher de l'île, contemplait silencieux et pensif le rouge panache de fumée sorti du sommet du Popocatepetl.

Ocelopan, l'un des plus braves guerriers de sa tribu, s'approcha du vieillard pour lui dire :

— « Et moi je te dis, ô Techutli souverain ! qu'il y a déjà trois ans que, à force de naviguer sur ces eaux, nos grands radeaux se sont épaissis de terre et de boue. Les vents de nord nous ont apporté les semences, et le dieu Ceutictl y a fait naître les vertes tiges de maïs et les plus belles fleurs de la vallée. Et ainsi, les pauvres radeaux se sont transformés en de riches « chinampas » qui ont désormais l'air de jardins flottants. Pourquoi, aimé Tenoch, ne cesserions-nous pas ce pèlerinage sur ces eaux bleues pour y asseoir la ville des vertes « chinampas » ?

— « Apaise ton impatience, vaillant guerrier. La sérénité ne tardera pas à venir parmi nous ; mais avant il nous faut voir la demeure du Cuautli, aux larges ailes rouges, sur le figuier de barbarie, et ce sera là que nous fonderons la grande ville des Mexica ».

Cette nuit-là, le peuple mexica, qui vivait misérablement sur les îlots qui parsemaient le lac, fuyant les persécutions des rois des rives, envoya ses plus vaillants guerriers à la recherche du lieu signalé par son dieu Huitzilopochtli.

(1) Légende aztèque

Ils parvinrent enfin jusqu'à un îlot couronné par un noir rocher et un cri de joie fit vibrer leurs gorges en y voyant un énorme nid de plumes blanches et rouges, but sans doute de leur recherche désespérée. A l'instant même, un aigle énorme, aux larges épaules rouges, vint se poser sur le rocher, pencha la tête en direction des ruisseaux, et, y plongeant sa serre, en extirpa un long et vert serpent.

En dépliant ses ailes royales, appuyant une de ses serres sur le figuier et de l'autre étranglant le reptile, le devin Cuautli devora sa proie. (1).

Ainsi s'accomplit la prophétie. En ce même lieu, sur le haut plateau de l'Anahuac, dans un paysage de lagunes entourées de volcans, fut fondée, en 1325 de notre ère, cette ville de Tenochtitlan-Mexico qui, six cent soixante ans plus tard, le 19 septembre 1985, devait subir le plus grave séisme de son histoire. Les informations relatives au séisme ont été largement diffusées par la presse mondiale. Mais dans quelle mesure les lecteurs étrangers peuvent-ils situer la catastrophe dans son contexte et lui donner sa juste dimension ? Que savent-ils de la ville de Mexico ? Dans les pages qui suivent nous allons nous efforcer de résumer le passé historique de la grande cité, les problèmes du présent et les projets du futur.

Traduction : Enrique Hett

Tant que le monde durera (1)

● Miguel León Portilla

Prendre conscience et ressentir au plus profond du cœur le malheur qui a frappé la métropole nous amène à réfléchir. Il est certain que le présent de la ville conditionne, au moins en partie, son avenir, et il est vrai également que le présent est marqué par ce que fut son histoire. Mes réflexions me portent à tourner le regard dans l'une et l'autre direction. Je regarde d'un côté le passé, lorsque les dieux de cette terre énoncèrent leur prophéties sur México-Tenochtitlan, et de l'autre je voudrais scruter l'avenir qui, pour une bonne part, dépendra de nous.

Écoutons les prophéties inaugurales. Quand la rencontre des anciens Mexicains avec le signe de l'aigle et du serpent était imminente - révélation du lieu où naîtrait et grandirait leur ville - le grand prêtre Tenochtili prit la parole et prophétisa ceci :

Tant que le monde durera, jamais ne prendra fin, jamais ne s'éteindra la gloire et la renommée de México-Tenochtitlan.

(Chimalpahin
Bref Mémoires
de Calbuacán)

Ce fut une bonne prophétie, toute remplie d'espoir. Mais l'on entendit aussi la parole des anciens versés dans l'art de discourir sur le destin des temps.

Ces anciens ne regardèrent pas seulement la ville, qui déjà resplendissait comme une pierre de jade au milieu des lacs. Leur présage s'étendit à tout l'univers dans lequel vivait l'homme de la Mésoamérique, avec son soleil resplendissant, l'exubérance de ses plantes et de ses bois, l'effervescence de sa vie. Voici le message de l'autre parole :

Ceci est notre soleil, notre âge, son nom Nahui Ollin, 4 Mouvement. C'est l'âge dans lequel nous vivons maintenant

Voici son signe :
Le soleil est tombé dans le foyer divin là-bas à Teotihuacán.
C'est aussi le soleil, l'âge de Quetzalcoatl, notre prince à Tula, — et il y a lieu d'ajouter que ce soleil est celui de México-Tenochtitlan —

(1) Reproduit de la revue « Vuelta ». Extraits.

le cinquième soleil, le cinquième âge... Mais, la terre bougera, la faim régnera, et de ces maux nous périrons...

(Annales de Cuauhtitlan)

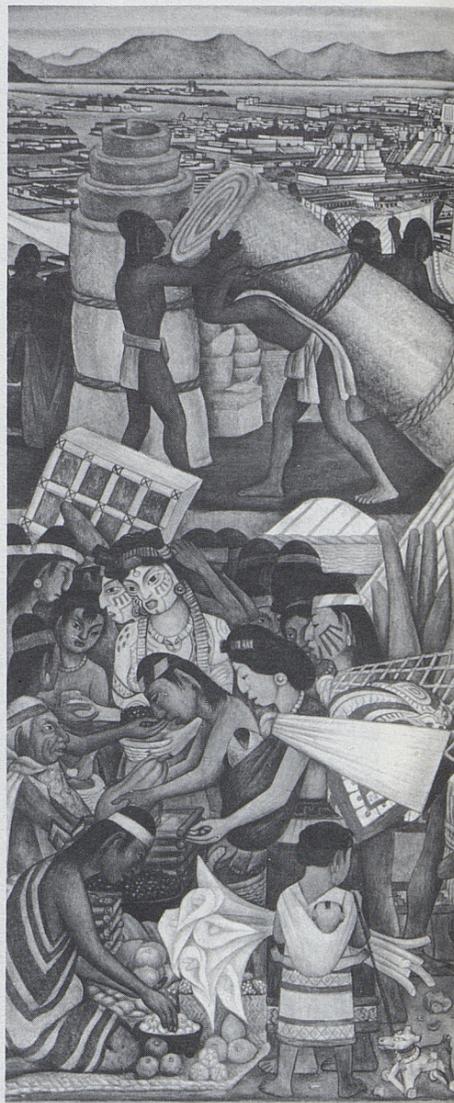
L'un et l'autre présage furent, semble-t-il sur le point de s'accomplir à des moments différents. México-Tenochtitlan, aux jours de sa plus grande splendeur, quand son temple était plus somptueux que jamais et que des tributs des quatre coins du monde y affluaient, pouvait se sentir en sécurité : sa gloire et sa renommée jamais ne finiraient, elles ne pourraient s'éteindre tant que le monde durerait.

En revanche, quand, dans la métropole, d'autres présages furent entendus et contemplés, apparurent le doute et l'angoisse. C'était un glaive de feu qui transperça les cieux, rayon qui tomba sur le temple, l'eau du lac qui se mit à bouillonner, une femme que l'on entendit pleurer la nuit et dire : « Mes petits, voilà qu'il nous faut partir. Mes petits, où vais-je vous emmener ? » (Codex Florentin). Alors, certains, de ceux qui étaient les plus versés dans les choses occultes, se demandèrent si un péril plus grand ne menaçait pas, s'il n'allait pas y avoir des tremblements de terre, la faim et la fin de toutes choses.

Ce qui arriva paraissait marquer la fin d'une époque, d'un âge, avec leurs meilleures créations et les formes de vie les plus enracinées. Le siège de la ville par les hommes de Castille dura de nombreuses journées. Quand les boucliers furent déposés et que les flèches et les traits furent épars et brisés, quand les vers pullulèrent dans les rues et sur les places, et que notre héritage fut un filet troué de toutes parts, la nation mexicaine parut perdue à jamais.

Ce qui s'ensuivit, Motolinia le décrit avec vivacité. Ce furent, nous dit-il, « dix plaies, plus cruelles que celles d'Égypte » ; parmi lesquelles la peste, car dans la ville. « en beaucoup d'endroits, il arriva que tous les habitants, ou presque tous, mouraient, et pour remédier à la puanteur, car on ne pouvait les enterrer, on détruisit les maisons avec les morts, et ainsi leurs maisons furent leur sépulture ».

(Motolinia,
Histoire des Indes
de la Nouvelle Espagne)



Les tranquis (marchés) et, au fond, la ville de Tenochtitlan.

Ce furent la faim, les tributs excessifs, la ville à reconstruire « à laquelle on employa les premières années plus de gens que pour la construction du temple de Jérusalem à l'époque de Salomon » (Motolinia).

Pour l'homme de la Mésoamérique, rebâtir la ville dût être une nouvelle énigme. Il semblait que les anciens présages étaient en train de s'accomplir. A la déroute faisaient suite les plaies, les maladies, les morts, la faim, le travail forcé, la secousse enfin de la terre elle-même. C'était ce qu'annonçait l'ancienne parole : « et avec cela, nous périrons tous ». Cependant, à ses propres yeux et par ses propres mains, la ville renaissait. Y avait-il là l'indice que prévalait l'autre présage, le présage bon et



chtitlan. Fresque de Diego Rivera (Palais National).

droit, celui qui disait « tant que le monde durera, jamais ne prendra fin, jamais ne s'achèvera la gloire et la renommée de México-Tenochtitlan » ? J'ai dit que mes réflexions me portaient vers le passé inaugural de México-Tenochtitlan pour écouter les prophéties des dieux et en tirer le symbole et le message. Ville grande dans tous les sens du terme, elle fut et elle demeure. Grande, parce qu'elle a commencé à exister dans la pensée des dieux, quand la divinité protectrice annonça qu'elle avait contemplé au milieu des lagunes, l'endroit bon et beau où elle les conduirait. Dans la pensée divine a resplendi la ville dont la gloire et la renommée jamais ne s'éteindraient. Ville grande aussi, parce qu'elle devint la

reine et le cœur de la Mésoamérique. Ville extraordinaire enfin, qui a ressurgi de ses ruines, et où revinrent vivre, comme ses enfants, des descendants des anciens mexicains, de ceux qui les avaient assiégés et capturés, des descendants également de la rencontre de ces peuples, visages et cœurs nouveaux de la Grande Tenochtitlan.

Aujourd'hui, la ville, plus grande que jamais, est devenue peut-être la plus peuplée du monde.

Le tremblement de terre, avec son œuvre de destruction et de mort, est un appel à la conscience, un éveil à la réalité, pour la contempler, l'analyser, la valoriser, non pour chercher des palliatifs, mais une réponse globale.

Le témoignage de Bernal Díaz del Castillo

En arrivant à la grande place, comme nous n'avions jamais vu jusque-là pareille chose, nous tombâmes en admiration devant l'immense quantité de monde et de marchandises qui s'y trouvait, non moins qu'à l'aspect de l'ordre et bonne réglementation que l'on y observait en toutes choses. Commençons par les marchands d'or, d'argent, de pierres précieuses, de plumes, d'étoffes, de broderies et autres produits ; puis les esclaves, hommes et femmes, dont il y avait une telle quantité à vendre, qu'on les pouvait comparer à ceux que les Portugais amènent de Guinée. D'autres marchands se trouvaient là, vendant des étoffes ordinaires en coton, ainsi que divers ouvrages en fil tordu. On y voyait aussi des marchands de cacao. Il y avait aussi des peaux de tigre, de lion, de loutre, de chacal, de chevreuil, de blaireau et de chat sauvage. Il y avait également un grand nombre d'herboristes et de marchandises de je ne sais combien de façons. Je vis même des pavillons pour abriter dans leurs fonctions, des espèces d'alguaizils vérificateurs qui surveillaient les objets mis en vente. J'oubliais de mentionner le marché du sel et les fabricants de couteaux d'obsidienne. Je voudrais bien en avoir fini avec tous les objets qui étaient là en vente. En réalité, le nombre en était tel et les qualités si diverses qu'il aurait fallu plus de loisir et de calme pour tout voir et tout étudier. D'ailleurs cette grande place était pleine de monde et environnée de maisons à arcades, et il était absolument impossible de tout observer en un jour.

Nous nous dirigeâmes donc vers le temple. Arrivés au haut du temple, nous vîmes une petite plate-forme dont le milieu était occupé par un échafaudage sur lequel s'élevaient de grandes pierres ; c'était sur elles que l'on étendait les pauvres Indiens qui devaient être sacrifiés. Là se voyait une énorme masse représentant une sorte de dragon et d'autres méchantes figures.

De là, nous vîmes les trois chaussées qui conduisent à Mexico : celle d'Iztapalapa, par où nous étions arrivés quatre jours auparavant ; celle de Tacuba, par laquelle, dans huit mois, nous devions sortir en fuyards, après notre grande déroute. On apercevait enfin, d'un autre côté, la chaussée de Tepeaquilla. Nous voyions encore l'eau douce qui venait de Chapultepec pour l'approvisionnement de la ville. Les trois chaussées nous montraient les ponts établis de distance en distance, sous lesquels l'eau de la lagune entrainait et sortait de toutes parts. Sur le lac on voyait circuler une multitude de canots apportant, les uns des provisions de bouche, les autres des marchandises.

Nous remarquions que le service des maisons situées dans l'eau et la circulation de l'une à l'autre ne se pouvaient faire qu'au moyen de canots et de ponts-levis en bois. Toutes les maisons étaient bâties en terrasses et les chaussées elles-mêmes offraient à la vue des tours et des oratoires qui paraissaient construits pour la défense.

C'est un temps de crise : nous sommes endettés avec une métropole blessée. Que voulons-nous que soit notre destin ? Prophéties et présages se pressent dans l'esprit. Prendre conscience et souffrir du malheur qui nous frappe peut être le point de départ de la recherche de réponses. Ce fut la plus limpide région de l'air. Ici, au milieu des lagunes, la ville était pareille à une pierre de jade quand ses temples et ses palais se reflétaient à la lumière du soleil. Moi qui suis né dans cette ville, j'ai besoin de croire, en vérité, et je veux croire à la première des prophéties, celle de la gloire et de la renommée de México-Tenochtitlan, qui ne prendront jamais fin, ne seront jamais perdues tant que le monde durera.

Traduction : Marie-France Eslin.



Don Antonio de Mendoza

L'UTOPIE

DU VICE-ROI

MENDOZA (1)

● Guillermo Tovar

On peut estimer que la ville de Mexico a connu trois phases entre 1500 et 1550. La première correspond à la ville Mexica, décrite par Hernán Cortés et Bernal Díaz del Castillo et étudiée par Aparicio, Sanders, Marquina, Matos, Jaedum et d'autres encore, et qui existait sous cette forme vers 1520. Son apparence, son tracé, son orientation ainsi que les documents, les recherches et fouilles réalisées permettent de se faire une idée assez précise de sa topologie et des motifs - cosmogoniques, économiques, politiques, sociaux et religieux, auxquels elle devait son apparence et sa forme : les axes de la ville de Tenochtitlan étaient droits, formant une croix de quatre vingt dix degrés et les canaux étaient eux aussi tracés en ligne droite comme on peut le constater sur un plan d'écorce d'agave de l'époque. Il est possible que les canaux et les rues secondaires se soient adaptés progressivement aux limites de l'île qui changeaient au fur et à mesure qu'augmentaient « les chinampas ». De grandes avenues très longues, certaines étant parallèles telles Tacuba et Nonoalco, sont représentées sur le plan que l'on appelle de Cortés. Les axes de Tenochtitlan n'étaient pas régis par la forme de l'île. Celle-ci était connue sous l'appellation de la Grande Tenochtitlan et elle méritait amplement sa grande renommée.

La deuxième phase de la ville dans les années qui ont suivi la conquête, correspond à une étape de transition. La ville de Hernán Cortés a utilisé les axes de México-Tenochtitlan et ses rues furent tirées au cordeau. Erwin Palm, dans sa remarquable étude sur les « origines de l'urbanisme impérial en Amérique » (Mexico, IPGH, 1951, p. 255) rappelle

(1) Article reproduit de la revue « Vuelta ». Novembre 1985, pages 18 à 24. Extraits.

qu'en 1523, la couronne donna des instructions à Hernán Cortés pour qu'il effectuât un tracé urbain bien ordonné. Le document (reproduit dans le livre de Mario Hernández Sanchez-Barba, Hernán Cortés, « Cartes et documents » Mexico, Editorial Porrúa, 1963, p. 590) est rédigé comme suit :

« Procéder avec les terrains à construire de sorte que l'agglomération ait un aspect rangé, autant l'espace réservé pour la place que le site qui devra accueillir l'église, que l'ordre régissant ses agglomérations et leurs rues : car là où on bâtit du neuf, si on fixe l'ordre dès le début, celui-ci règne sans peine ni coût, et les autres ne parviennent jamais à se bien ordonner ».

Nous ignorons à quelles interprétations auraient pu se prêter ces instructions, car en fait, quand il en prit connaissance, le conquistador avait déjà prévu le tracé de la capitale espagnole de la Nouvelle Espagne sur le site de Tenochtitlan. Son conseiller Alonso Garcia Bravo était un expert géomètre et un arpenteur chevronné, qui était venu au Nouveau Monde avec la flotte de guerre de Pedrarias Dávila.

Dans son tracé de la ville de Mexico, Alonso Garcia Bravo conserva outre les grandes avenues et les canaux, la plus grande partie de la Place Centrale de la capitale aztèque. Bien que droites et se croisant à angle droit, les rues ne formaient pas un damier parfait, étant donné que les rues situées à l'est et au nord de la place centrale ne correspondaient pas entièrement. On n'a apparemment pas tracé de damier parce que Cortés souhaitait conserver l'ancien et le nouveau palais de Moctezuma (situés aux emplacements qu'occupent actuellement le Palais National et le Mont de Piété). Les élargissements successifs du tracé de la ville de México réalisés au

fur et à mesure de sa croissance, ont toujours conservé la même disposition d'ensemble.

Cortés, comme nous l'avons constaté ci-dessus, souhaitait conserver le même emplacement ainsi que quelques traces « pour mémoire ». Il a « édifié à nouveau » ce qu'il « avait défait » nous dit Gómara. Il détruisit les idoles mais il ne rasa pas les temples. Les demeures des chefs, les teocallis à moitié en ruines et son immense maison fortifiée située sur un côté de la modeste cathédrale, ainsi que quelques maisons d'Espagnols, coexistaient dans cette ville en transition ; il comptait gouverner cette ville de son immense château qui dominait la scène. Ce concept - le château qui domine la ville - appartenait au Moyen-Age ; il représentait l'individu privé, puissant soldat et seigneur face à l'Etat : c'était la ville du Conquistador. Cet immense édifice occupait un périmètre formé par les rues de Empedradillo, San Francisco, Tacuba, San José el Real, les actuelles rues de Monte de Piedad, Madero, Isabel La Católica et Tacuba. Il logea l'audience et le Vice-Roi jusqu'en 1563 date à laquelle Martín Cortés vendit à la couronne l'immeuble de l'actuel Palais National.

La troisième phase de la ville coïncide avec le gouvernement du Vice-Roi don Antonio de Mendoza. Celui-ci naquit dans l'Alhambra de Grenade en 1492. Il reçut ses titres de Vice-Roi de la Nouvelle Espagne en 1535. A cette date don Antonio était déjà un homme d'âge mûr que les voyages avaient emprunt d'un certain cosmopolitisme. Ayant fait partie du corps international de fonctionnaires de l'Empire, il comprit le moment historique et se joignit aux efforts déployés par l'évêque Zumarraga et par l'ancien Auditeur Vasco de Quiroga, devenu plus tard évêque de Michoacan.

La création de l'université de Mexico

On lui doit de nombreuses réalisations : conjointement avec le disciple d'Erasmus, Zumarraga, il introduisit l'imprimerie et fonda le collège de Santa Cruz de Tlatelolco. C'est aussi à leurs efforts communs que l'on doit la création de l'Université Royale et Pontificale de Mexico. On peut établir à partir des instructions qu'il légua à son successeur don Luis de Velasco, son rôle sur d'autres plans et les progrès économiques, sociaux, politiques et culturels accomplis sous son gouvernement. Il fonda l'Hôtel de la Monnaie, fit preuve d'une grande prudence quand il fallut faire appliquer « les nouvelles lois », et joua un rôle prépondérant dans le contrôle de la peste en 1545. Il fonda plusieurs villes - Valladolid, Guadalajara et Queretaro - et conçut le tracé de plusieurs autres telles que Puebla, Oaxaca et la capitale Mexico. Son rôle fut extrêmement important, mais son action n'a pas fait l'objet d'études approfondies. Il existe deux biographies que nous devons à Ailon et à Perez Bustamante, ainsi que toute une série d'essais nous permettant d'entrevoir l'action d'un homme de la Renaissance décidé à réaliser une utopie civile qui prendrait place à côté de l'utopie sociale de Quiroga, inspirée par les idées de Thomas Moore, et de l'utopie religieuse de Zumarraga, conçue sous l'influence de l'œuvre d'Erasmus de Rotterdam. On s'obstine cependant de nos jours à ne pas reconnaître que l'action de ces trois hommes représente la facette renaissance d'une croisade : l'introduction de l'utopie de la Nouvelle Espagne, sous l'impulsion du Vice-Roi, de l'évêque et du magistrat.

Le Vice-Roi Mendoza fut un homme de la Renaissance, esprit cultivé et inquiet, traversé de préoccupations multiples ; ainsi, par exemple, ordonna-t-il aux tlacuiles d'élaborer une documentation sur les tributs, et aux navigateurs d'établir des cartes. Il détermina la localisation de Mexico en la rapportant aux points astronomiques grâce à l'instrument pour mesurer les longitudes de Pedro Apellano. Il entretenait une correspondance suivie avec plusieurs personnalités de l'époque : Alonso de Santa Cruz, cosmographe de Charles Quint, Diego Hurtado de Mendoza, Fernandez de Oviedo parmi d'autres, ce qui lui permit de se maintenir très au fait des événements du siècle. Il fit venir sa bibliothèque d'Espagne. Elle serait avec celle de Zumarraga, celle de Tlatelolco et celles rares encore, de certains évêques et couvents, une des premières des Amériques.

L'exemplaire du traité d'Alberti (2) qu'il eut entre les mains correspond à l'édition de Paris de 1512, édition prati-

quement inconnue des bibliographes et des historiens. Cet exemplaire est encore en bon état et contient de nombreuses marques et annotations. La couverture porte l'inscription manuscrite du nom et de la charge de son propriétaire : « appartient à Antonio de Mendoza, Vice-Roi ». Sur la dernière page on peut lire en latin : « Hunc librum legi Mexico anno 1539. Men. Jun. » c'est à dire : « ce livre fut lu à Mexico l'an 1539, mois de juin ».

Une conclusion s'impose après lecture attentive du traité d'Alberti : la plupart des historiens qui ont étudié l'architecture mexicaine du XVI^e siècle, à l'exception de Kluber, n'ont pas lu ce traité avec le soin nécessaire sinon ils auraient établi une étroite relation entre ce texte et la facture des églises, parvis, couvents, et la planification urbaine en général du XVI^e siècle mexicain.

Certaines marques ont été tracées dans la marge de textes qui ont trait à la composition des sols, aux fondations des édifices, des murs et des contreforts, aux plans échafaudages, sites marécageux, à la démolition des fondations d'anciennes constructions, à la conception de places ou encore à la beauté et au charme des bâtiments, des colonnes, voire à l'utilisation de l'intelligence et du travail pour éviter les dépenses superflues, à la distribution intérieure des églises, aux aqueducs, fortifications, aux zones boisées situées à proximité des villes, à la construction de vitrages, conduites d'eau, citernes et à de nombreuses autres questions liées aux réalisations de Mendoza au Mexique qui, comme j'ai pu le vérifier sur de nombreux documents, ont été exécutées d'après les méthodes prescrites par Alberti. Selon cette idée, don Antonio aurait tiré de sa lecture du traité d'architecture de Leon Batista Alberti les idées qui lui ont permis d'élaborer un critère urbanistique et architectural. Gomara résume l'attitude du Vice-Roi de la façon suivante : « don Antonio peupla certaines contrées à la façon des colonies romaines, pour honorer l'empereur il inscrivit son nom et l'année sur le marbre ».

Le castrum

romano

Mendoza conçoit Mexico comme une ville impériale. Comme une ville de la Renaissance, c'est le *castrum romano*, le damier. A partir de 1537, devant la menace de révoltes, il décide de fortifier la ville suivant les critères de la Renaissance. Au lieu de bâtir des tours, des murs, et des forts pour abriter les conquistadors, il construit de larges rues pour permettre aux chevaux de cir-

culer - comme le prescrit Zorita - et change l'orientation de l'agglomération pour qu'elle soit suffisamment exposée au soleil, éclairée et ventilée. La lumière du jour était importante, car Mexico avait cessé d'être une ville aztèque où temples et logements étaient conçus pour la vie au grand air ; elle était devenue une ville de la Renaissance dont les immeubles d'habitation, fermés par les toitures, nécessitaient beaucoup de soleil. D'autre part, la ville avait besoin des vents pour une raison que nous indique Gomara : « et le niveau du lac a encore baissé de l'année 24 à ce jour, et quelquefois il y a puanteur. Mais pour le reste, c'est un lieu extrêmement salubre ».

L'utopie devenue réalité

En même temps Gomara constate que Mexico est la ville la plus grande et la plus peuplée de l'empire de Charles Quint. La réalisation du rêve d'Alberti, la résurgence de la « civitas » romaine dans le Nouveau Monde, telle serait la signification de la carte d'Upsala. Un humaniste de la Nouvelle Espagne - disciple de Vives - en a fait en latin la version littéraire à manière d'éloge. Il décrit la ville imaginée par les humanistes devenue réalité. Ainsi s'instaure grâce à l'Etat impérial et à l'humaniste Vice-Roi Mendoza, un lien qui unit Alberti et Cervantes de Salazar, qui relie l'an 1452 à l'an 1554.

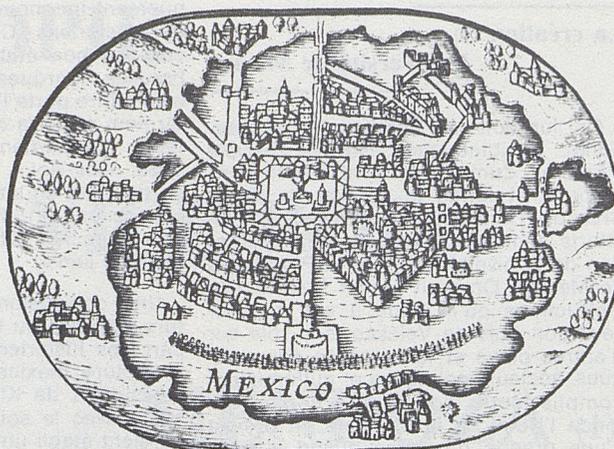
Présence de la Renaissance italienne dans l'urbanisme impérial, présence de la Renaissance nordique - grâce à Zumarraga, lecteur d'Erasmus - dans la religion, et présence de la Renaissance anglaise dans la pensée sociale grâce à Vasco de Quiroga, lecteur de Thomas Moore. L'Europe unifiée par l'humanisme et par le projet d'utopie, a vite compris la bonté naturelle des Indiens, leur religiosité, leur culture, que des hommes comme Sahagún tenaient en si haute estime, et leur capacité d'assimiler rapidement les idées de l'Occident - les indiens trilingues de Tlatelolco notamment - ; et c'est uniquement grâce à cela que la rencontre des deux mondes pût avoir lieu.

Traduction Enrique Hett.

(2) Leon Battista Alberti, architecte, humaniste, peintre et sculpteur (né en 1404 à Gênes, mort en 1472 à Rome) est l'auteur d'un célèbre traité d'architecture. Toute la première partie de l'article de Guillermo Tovar est consacrée à la vie, à l'œuvre, aux doctrines de ce génie universel de la première Renaissance italienne, que l'on a souvent comparé à Léonard de Vinci. L'abondance des matières ne nous a malheureusement pas permis de reproduire ici ces premières pages de l'article.

Deux témoignages sur la vie à Mexico au XVI^e siècle (1)

● Fernando Benítez



Plan de la ville de Mexico au XVI^e siècle.

Nous devons la première description de notre cité au latiniste Don Francisco Cervantes de Salazar, ami et compagnon de Luis Vives, qui arriva en Nouvelle-Espagne en 1533.

Cervantes, ayant fait carrière dans l'Eglise, réussit à être nommé doyen de la cathédrale. Nouveau venu, on lui avait donné la chaire de rhétorique à l'Université royale et pontificale, dont il fut père conciliaire et, plus tard, recteur de 1567 à 1568.

En 1554, Juan Pallos publia trois de ses dialogues latins sur la cité de Mexico. (2).

Dans le « Premier Dialogue », il met en action deux personnages : Meza, ancien habitant de la ville, et Gutiérrez, Espagnol nouveau venu. La première chose qu'ils voient est un bâtiment situé à l'angle de la Plaza Mayor et de la rue que nous appelons maintenant la « Moneda ». Il y avait de grandes fenêtres aux deux étages et l'on voyait entrer de nombreux jeunes gens portant d'amples capes noires et des bonnets carrés, enfoncés jusqu'aux oreilles.

« Quel est ce bâtiment ? » demande Gutiérrez. Et Meza de répondre : « C'est l'Université, où s'instruit la jeunesse.

La cour, entourée par les colonnes des cloîtres, occupait un vaste espace. Au rez-de-chaussée se trouvaient les salles de cours avec des panneaux où étaient signalées les matières enseignées, et la chapelle, « très bien ornée ». Et « il faut voir l'horloge qui non seulement sonne les heures, mais aussi les quarts, au moyen de deux moutons qui viennent heurter la cloche chacun d'un côté ».

Dans le « Second Dialogue », les habitants de Mexico Zuazo et Zamora, à cheval, et l'étranger Alfaro, montant une mule noire, commencent à parcourir la cité en suivant les rues de Tacuba. C'était peut-être le seul quartier à avoir des rues empierrées. Au centre, passait le canal qui venait du bois de Chapultepec; et le long du canal se dressaient les maisons des hidalgos, en pierre volcanique rouge, avec leurs grands portails, leurs écussons en pierre taillée, leurs fenêtres grillagées et les créneaux qui leur donnaient un air de forteresses. Toutes les maisons étaient basses, sévères

et robustes, par peur des tremblements de terre et des Indiens.

A l'endroit où se trouvait le palais d'Axayacatl — père de Moctezuma —, logis des soldats de Cortés, s'élevait la demeure du Vice-Roi avec sa tour, au flanc de laquelle pendaient les poids de l'horloge. Charpentiers et maréchaux-ferrants, serruriers, barbiers, boulangers, peintres et ciseleurs, tailleurs, cordonniers et marchands de galoches, armuriers, fabricants de chandelles, arbalétriers et fourbisseurs, fabricants de biscuits, épiciers, tourneurs, empaillleurs et marchands d'outres occupaient les deux trottoirs jusqu'à la Plaza Mayor.

Le Palais était l'édifice le plus remarquable de la Plaza Mayor. Les artisans envahissaient le rez-de-chaussée — « quel bruit et quelle foule turbulente de gens à pied et à cheval » —, tandis que le premier étage était réservé au Vice-Roi et à l'« Audiencia ». Le Palais, considéré depuis lors comme le centre de la vie coloniale, était un lourd château féodal, flanqué de deux tours crénelées.

Les visiteurs traversèrent la Poste principale « remplie de tables, de bancs et d'écrivains publics », et parcoururent un étroit couloir qui conduisait aux appartements du Vice-Roi. Après avoir ôté leur chapeau, ils se glissèrent sans bruit dans la salle d'audience. Sur une estrade couverte de tapis et sous un dais de damas bordé de galon, celui qui détenait l'autorité suprême à la Colonie occupait la place qui lui revenait parmi les *oidores*. Plus bas, de chaque côté de l'estrade on pouvait voir le procureur, le chef de la police, l'avocat des pauvres, qui était également le protecteur et le défenseur des Indiens, les plaideurs, le greffier de la Chambre et le rapporteur.

L'étranger est arrivé à la fameuse galerie des Marchands — « où le portique Claudio étend son ombre immense » —, le seul groupe de bâtiments de la Plaza Mayor qui n'ait perdu si son nom ni son apparence ancienne. Dans ses sombres boutiques, les marchands montraient à leurs clients des brocards espagnols, des damas des Flandres et vers la fin du siècle, de lourdes et froides soies de Chine ». Tous les velours et les dentelles, les plumes destinées aux chapeaux, les bijoux, les ornements, les armes, les meubles que les gens du XVI^e siècle aimaient tant, se vendaient dans cette galerie qui était considérée comme le centre commercial de Mexico.

A une extrémité de la place se dressait l'Hôtel de Ville, organisme démocratique qui jamais à Mexico ne réussit à contrebalancer la force irrésistible du pouvoir central. Ce monument était remarquable par sa belle galerie à colonnes sur laquelle s'ouvrait la grande salle du Conseil. Sous les arcades en contrebas — la boucherie et la prison municipi-

(1) *Los primeros Mexicanos*. Editions ERA. S.A. Mexico 1962. Extraits.

(2) *Mexico en 1554. Trois dialogues en latin que Francisco Cervantes de Salazar écrivit et fit imprimer à Mexico en 1554. Joaquín García Icazbalceta les fit réimprimer avec la traduction castillane et des notes, Antigua Librería de Andrade y Morales, Portal de Augustinos N° 3 (imprimé par F. Díaz de León et S. White) Mexico, 1875.*

pales se trouvaient derrière ce bâtiment — étaient installés les locaux de la Monnaie où travaillaient, « emprisonnés, les fonctionnaires qui étalonnaient les pièces d'argent ».

La promenade de nos amis ne s'arrêta point ici. Le guide complaisant décida que ses hôtes devaient profiter le plus possible de la matinée et, laissant la place derrière eux, ils s'enfoncèrent dans une rue bordée de magnifiques résidences. Dans cette artère (qui peu après prit le nom de rue de l'Horloge), vivaient les familles les plus riches et les plus nobles de la Nouvelle-Espagne.

Des esclaves portant livrée gardaient les portes et le silence n'était rompu que de loin en loin par un seigneur en armure brunie qui, suivi de ses pages, s'en allait prendre part à un tournoi, ou par une dame qui, dans sa chaise à porteurs et accompagnée de ses suivantes, se dirigeait vers l'église.

Ayant dépassé cette rue, les infatigables guides d'Alfaro montrèrent à leur invité le puissant couvent de Santo Domingo.

Ils admirèrent le nouveau couvent, celui de la Conception, et firent reposer leurs montures fatiguées face au monastère des Franciscains. Le centre évangélisateur le plus remarquable du Nouveau Monde était à l'époque un bâtiment rustique qui reflétait l'humilité et la simplicité des premiers moines.

La chapelle à ciel ouvert, soutenue de hauts pilastres de bois, complétait un décor religieux de transition qui tenait des anciennes plates-formes où les indigènes célébraient leurs rites et des cours ouvertes dans lesquelles les fidèles assistaient à l'office divin, à l'ombre des arbres.

Le collège des jeunes Métais — « les orphelins, précise Zuazo, nés de père espagnol et de mère indienne » — se trouvait en face du couvent franciscain.

A l'extrémité des rues de San Juan de Letrán et loin déjà de l'enceinte tracée, ils découvrirent les huttes des Indiens, « si basses, si près du sol » qu'ils n'avaient pu les apercevoir alors qu'ils passaient à cheval, entre les maisons. A proximité, se trouvait le marché de San Juan, « qui, avec celui de Tlatelolco et celui de San Hipólito, était l'un des *tianguis* les plus importants de la cité ». (1).

En trente ans, les marchés indigènes s'étaient appauvris considérablement. Le marché de San Juan ne gardait aucune ressemblance avec celui de Tlatelolco, que Hernán Cortés avait décrit à Charles Quint dans sa « Seconde Lettre-Rapport ». Les vendeurs de bijoux avaient disparu. Les bijoutiers avaient été remplacés par des Juifs qui se cachaient sous une fausse identité et par des Espagnols qui tenaient boutique dans des rues qui portaient leur nom. Les fabricants de mosaïques et de diadèmes de plumes, les enlumineurs de manuscrits, les teinturiers et les marchands qui offraient aussi bien un faisan que les bras d'un guerrier sacrifié n'étaient plus, comme les barbiers et les anciennes hôtelleries, qu'un souvenir archéologique. A leur place, des Indiens, assis par terre, vendaient du piment, des haricots, des avocats, des mammeas, de sapotes et des zocotes *. Il n'y avait guère que des céréales et des fruits. Dans de grandes jarres en terre, richement ornées de fleurs et de plantes, on offrait l'atole ** — le lait des pauvres — et l'eau de chía.



Un quart de siècle après que Cervantes de Salazar eut parcouru Mexico en compagnie de ses hôtes, le moine chargé de rédiger le journal *Diario* de voyage d'Alonso Ponce, commissaire général de l'ordre franciscain, décrit une ville en plein essor. (3) « C'est la cité la plus peuplée, affirme-t-il, la plus noble et la plus importante de toutes celles qui se trouvent en Nouvelle-Espagne et même au Pérou ».

(3) *Relación breve y verdadera de algunas cosas de las muchas que sucedieron al padre fray Alonso Ponce en las provincias de la Nueva España, Madrid, 1872.*

Bien que nombre de canaux eussent été comblés, la cité n'avait pas perdu en 1580 son aspect lacustre. Deux grands canaux entouraient la ville espagnole, semblables aux serpents d'autrefois qui encerclaient l'enceinte sacrée des places. Leurs verts anneaux, traversés de ponts, serpentaient au pied des maisons, pénétraient sous forme de ruisseaux dans les jardins des couvents et apportaient jusqu'aux alentours de la Plaza Mayor, grâce à leurs nombreux affluents, les productions les plus caractéristiques et les plus vigoureuses de la vie indigène.

Les légumes cultivés dans les « chinampas » — jardins flottants —, l'herbe pour les chevaux, le charbon et le bois, les céréales, les couvertures et les poteries arrivaient tous les jours dans des pirogues propulsées au moyen de longues perches. Les bureaux de perception d'impôts devaient offrir aux premières heures du jour un spectacle étonnant. Les cris des commis et les allées et venues des marchands, le déchargement de produits si variés, la présence de centaines de pirogues aux équipages indiens, composaient une scène typique de cette cité.

La situation de Mexico, bâtie sur un terrain peu à peu conquis sur l'espace lacustre, posait des problèmes urbains très semblables à ceux de maintenant. Les fondations ne sont jamais très profondes — disons-le avec les mots du *Diario* — « parce qu'elles atteignent l'eau. Aussi les construit-on généralement à même le sol; et les bâtiments, lorsqu'ils sont grands et lourds, s'enfoncent petit à petit ». Afin de pallier cet inconvénient, on recourait, pour les constructions importantes, au système des pilotis.

Les éléments essentiels de l'appareil colonial, qui allait fonctionner pendant trois cents ans sans modifications sensibles, font l'objet dans le *Diario* d'un examen sommaire. En premier lieu, figurent le Vice-Roi, l'Audience, le président du Tribunal, puis la prison, la trésorerie où l'on gardait les coffres contenant les deniers publics, la Monnaie où l'on frappait les pesos forts destinés aux Indes occidentales et à l'Orient; l'imprimerie qui diffusait les catéchismes, les dictionnaires, les grammaires, et enfin l'Inquisition nouvellement établie qui jugeait tous ceux qui étaient soupçonnés d'hérésie.

Attenant au palais du Vice-Roi, se dressait celui de l'archevêque, qui comprenait le tribunal archi-épiscopal et la prison des clercs, jamais vide. A mesure que s'élevaient les murailles de la nouvelle cathédrale et que leurs épais contreforts gagnaient en hauteur, on abandonnait progressivement l'ancienne église.

Six hôpitaux étaient en service : quatre pour les Espagnols, un pour les Indiens et un autre pour les Noirs et les Métais. Il y avait sept monastères et sept couvents de femmes, de divers ordres : Régines, Clarisses, Conceptionnistes, Maristes et Religieuses de l'Ordre de saint Jérôme.

Autour de la cité, grouillait l'obscur vie indigène. Sa présence introduit dans cette société une force perturbatrice, quelque chose d'archaïque et de barbare qui n'a aucun rapport avec des éloquentes paragraphes en latin de Cervantes, avec les rues tracées au cordeau, avec les écussons des portes, et encore moins avec les brocarts et les soies des seigneurs qui, sur la place, jouent au jeu de bagues.

Les Indiens « marchaient pieds et jambes nus » vêtus d'une chemise, d'un pantalon et d'une couverture de coton, « nouée sur l'épaule ». Les femmes portaient un chapeau, un « huipil » et une jupe. On voyait les hommes sur les échafaudages, dans les puits noirs des mines, dans les sillons, penchés sur le maïs qu'ils avaient détaché de l'arbre mythique de leur race, ou bien pinceau et plume en main, copiant des textes classiques d'auteurs latins et de pères de l'Eglise. Et ces homoncules travaillaient, donnaient une nuance nouvelle à la langue et dotaient d'éclatantes statues l'architecture des églises. Ils chantaient dans les chœurs; ils étaient les artisans et les paysans du Mexique; l'agriculture reposait entièrement sur leurs épaules et ils formaient la main-d'œuvre qui allait construire l'Utopie de Morus et de don Vasco.



Palais des comtes de Calimaya (portail XVII^e siècle), aujourd'hui musée de la ville de Mexico.

LA « NOBLE CITÉ DE MEXICO » AU XVII^e ET AU XVIII^e

Les Indes étaient fort riches. Colon lui-même dont l'imagination s'enflammait à l'évocation de l'or et des perles du Nouveau Monde dont il rêvait, n'aurait pas été déçu s'il avait vécu à Lima ou à Mexico ou dans bien d'autres villes hispano-indiennes entre 1550 et 1800. Les descriptions de la vie aux Indes n'ont pas cessé de nous éblouir. Santiago de Guatemala, dans les récits de Gage, est un véritable entrepôt de trésors.

Première période de grandeur mexicaine

Mais, cela va de soi, sa plus étonnante description est celle de Mexico. Il compare cette ville à Venise à cause de sa construction (qui demeure la même) sur deux lagunes, et il ajoute que « peu d'années après la Conquête, c'était dans toutes les Indes la plus Noble Cité, aussi bien pour sa grandeur militaire que pour son administration », et « l'une des plus grandes cités du monde pour l'étendue couverte par ses maisons espagnoles et indiennes ». En ce qui concerne les armes, il trouva que sa force avait diminué. « Mais pour l'entreprise commerciale, c'est une des plus riches cités au monde, à laquelle arrive tous les ans, par la mer du Nord, une flotte de près de vingt vaisseaux venant d'Espagne, chargés des meilleures marchandises non seulement de l'Espagne, mais de tous les endroits de la Chrétienté » ; tandis que par les mers du Sud elle com-

(1) *L'Essor de l'Empire Espagnol d'Amérique, version française publiée par les Editions Albin Michel. (1955). Traduction de Marcelle Sibon. Extraits. Pages 239, 241, 242, 243, 244, 245, 247, 263, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281.*

merçait, raconte Gage, avec le Pérou, l'Inde orientale, la Chine, le Japon et les Philippines. On y trouve « de très belles et spacieuses demeures et des jardins d'agrément. Les constructions y sont de pierre et de brique, très fortement bâties, mais peu élevées, par crainte des tremblements de terre. Les rues sont très larges; dans la plus étroite, trois carrosses peuvent passer de front. A mon époque, l'on pensait qu'il devait y avoir entre trente et quarante mille habitants espagnols qui sont si fiers et si riches que la moitié de la cité devait rouler carrosse, car d'après un rapport digne de foi, il y avait à Mexico, quand j'y étais, plus de quinze mille carrosses. C'est une vérité proverbiale qu'à Mexico, il existe quatre choses belles : les femmes, les vêtements, les chevaux et les rues. Mais à ceci je puis bien ajouter la beauté de certains des carrosses de l'aristocratie qui dépassent en richesse les plus beaux de la Cour de Madrid et d'autres pays de la Chrétienté ; car ils n'épargnent ni l'argent, ni l'or, ni les pierres précieuses, ni le drap d'or, ni les meilleures soies de Chine pour les enrichir. Et à l'élégance de leurs chevaux, la vanité de certains ajoute des brides coûteuses et des sabots d'argent ».

Gage insiste sur le prix des objets parce que son esprit le porte, en bon Anglais, vers l'économie ; mais le Mexicain ne songeait pas à économiser ; comme il nageait dans la richesse il « éclaboussait » tout autour de lui. Ensuite le bon Frère donne un détail révélateur : « Les rues de la Chrétienté ne se peuvent comparer à celles de Mexico pour la largeur et la propreté, mais encore moins pour la somptuosité des magasins qui les ornent. » Quittons les richesses pour le moment et voyons cette propreté. Quelle était la situation en

Europe à cette époque ? Il n'y a aucun doute que Mexico, Lima et plusieurs autres villes hispano-indiennes n'aient été de « nobles cités » un bon siècle avant que Londres méritât ce nom, car jusqu'à la restauration, Londres était construit de bois et de plâtre, à part quelques immeubles de brique mal cuite. Londres ne devint une « noble cité » que vers la fin du XVIII^e siècle, malgré la richesse et l'importance politique dont elle jouissait déjà depuis longtemps. Mais même à cette époque, les demeures aristocratiques s'ouvraient sur des places comme « St James's Square, réceptacle de toutes les ordures. Lorsque le soir tombait, il devenait vraiment difficile et même courageux de circuler à pied dans Londres. Car, jusqu'à la dernière année du règne de Charles II, la plupart des rues demeuraient dans une obscurité profonde. Voleurs et détresseurs exerçaient leur métier impunément (...).

A la même époque, Mexico était propre et bien surveillé (2). L'eau abondait dans sa vallée. « La plus grande partie de la campagne, à cinq lieues à la ronde, écrit Vetancurt, est couverte de vergers, de jardins et de bosquets d'oliviers entourant des maisons de campagne que les

(2) *Il existe bien d'autres témoins contemporains de la grandeur de Mexico. Hobert Tomson en fournit une description brillante en 1955, et dit qu'« il est vraisemblable que dans le futur elle deviendra la ville la plus peuplée du monde ». Et Robert Boddenham dit en 1564 : « cette ville de Mexico est la ville la plus fameuse de toutes les Indes, car elle possède de belles demeures coûteuses, construites toutes de chaux et de pierre ». - Hakluyt, t. VI, pp. 262, 267.*

DE MEXICO »

III^e SIÈCLE

● Salvador de Madariaga (1)

citoyens riches ont fait construire pour leur plaisir et dans lesquelles ils rivalisent d'ingéniosité pour l'installation de « jeux d'eaux ». La ville elle-même était bien pourvue d'eau. L'aqueduc de Chapultepec bâti par les Aztèques et que Cortès avait coupé pendant son siège de la Cité, avait été reconstruit et alimentait la moitié de la ville ; tandis que l'autre moitié recevait de Santa Fe, à deux lieues de là, de l'eau qui était apportée jusqu'à la ville par un aqueduc de plus de 900 arches, chacune de 7 mètres de long, 5 de haut et 1 m 50 d'épaisseur, construit par les vice-rois Montescalros et Guadalcázar. La propriété est la suivante de la beauté. Mexico devint très rapidement la noble cité des rêves de Cortès. « Ses Beaux édifices, écrit Mr Sacher-Fell, sont pour la plupart l'œuvre d'architectes amenés d'Espagne, et possèdent une certaine dignité et une sobriété qui conviennent à la capitale ».

« Hommes et femmes, poursuit Gage, sont exagérés en leurs parures, et emploient plus fréquemment la soie que la laine et le coton ; les pierres précieuses et les perles servent en outre à leur ostentation ; un ruban de coiffe et une cocarde faits de diamants se trouvent couramment sur le chapeau du gentilhomme, un ruban de perles est habituel sur celui d'un commerçant ; que dis-je, une jeune servante, une esclave noire ou de peau fortement teintée se saignera, aux quatre veines pour se mettre à la mode en portant une chaîne de cou, un bracelet de perles, et des pendants d'oreilles ornés de pierres d'un grand prix ».

Cela confirme tout ce que nous lisons dans le poème de Balbuena : *Grandeza Mexicana*. Là encore, Vetancurt remarque : « Et si la beauté d'une ville se doit juger d'après ceux qui l'habitent et

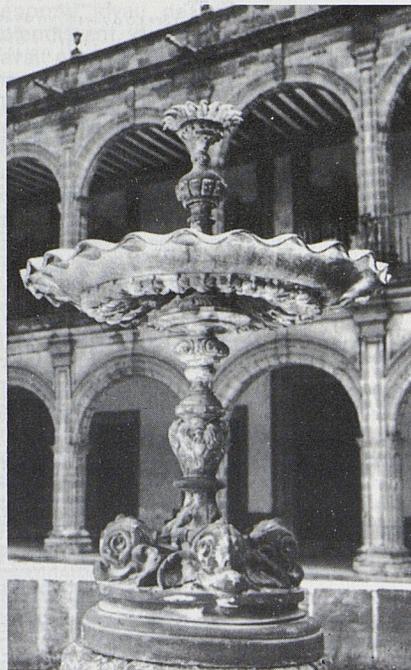


Scènes de la vie mexicaine. Paravent (XVIII^e siècle). Musée National d'Histoire.

d'après le soin et l'élégance qu'ils apportent à leur parure, il y a plus de 8.000 hommes propriétaires de leur propre maison, plus de 20.000 femmes de toutes conditions pour qui l'élégance du vêtement passe avant tout et dont la beauté est très grande ».

Le siècle des lumières

Le XVIII^e siècle voit naître un monde complètement différent. Le zèle réformateur de l'époque se fit bientôt sentir



Fontaine du cloître du Colegio de Las Vizcainas (XVIII^e siècle).

notamment en ce qui concernait les routes et communications.

Les communications postales étaient un moyen puissant pour répandre les livres et l'usage des livres dans le Nouveau Monde.

Les événements importants, soit dans le Nouveau Monde, soit dans l'Ancien, d'intérêt local ou général, étaient souvent transmis au public par des *relaciones* ou *descripciones* à tirage spécial. Le premier en date de ces tirages spéciaux pourrait bien être le *Tumulo Imperial de la Gran Ciudad de Mexico* publié en 1560. Il y en eut un grand nombre sur divers événements des Indes ou d'Europe, les arrivées de vice-rois, courses de taureaux, fêtes religieuses, escarmouches navales contre des flibustiers anglais ou hollandais dans la mer des Antilles. En 1671, parut une *Gaceta Nueva* qui se proposait d'être « un traité destiné à apaiser les malentendus, réprimer les attaques et spoliations, et faire la paix entre les couronnes d'Espagne et de Grande-Bretagne en Amérique ».

Le 1^{er} janvier 1722, la première gazette vraiment périodique vit le jour en Nouvelle-Espagne. « Gazette de Mexico et Nouvelles de la Nouvelle-Espagne, qui seront désormais imprimées tous les mois. » Pour ce que nous en savons, le journal dura six mois et imprima mensuellement huit pages. Quant au premier journaliste du Nouveau Monde, le titre en revient à Don Juan Francisco Sahagún de Arévalo Ladrón de Guevara qui, de janvier 1728 jusqu'à décembre 1730, publia tous les mois la *Gaceta de Mexico* ; et de janvier 1740 à décembre 1742, le *Mercurio de Mexico*. Pour rassembler des informations, il envoya un appel aux autorités, priant « les Présidents, Gouverneurs, Alcades Mayores et autres chefs hiérarchiques des villes les plus importantes de lui faire parvenir les

Histoire de la rue des Plateros

● Artemio de Valle Arizpe

La rue des Plateros est une des plus anciennes de Mexico. Elle figure déjà sur le « tracé » que Alonzo Garcia y Bravo réalisa aussitôt après la conquête. Son nom primitif n'était pas rue des Plateros sous lequel nous l'avons connue ; elle portait celui de San Francisco et allait par le trottoir de droite des Arcades des Marchands jusqu'à la petite place de Guardiola à l'angle de la rue Santa Isabel — désormais première rue Juan Ruiz de Alarcón — et par le trottoir d'en face, celui du côté sud, jusqu'à la rue San Juan de Letran où le couvent des Franciscains formait l'angle.

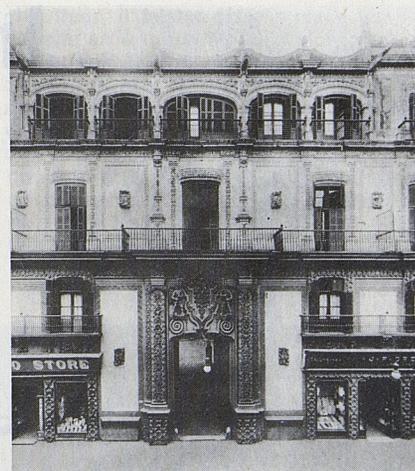
Pendant le XVI^e et le XVII^e siècle, cette avenue avait un air de pauvreté et de tristesse où tout dehors prestigieux était absent. Elle était bordée de maisonnettes misérables, sombres, humides. Tout inconfort y avait sa place.

Cette laideur de pauvreté sordide fut propre à la célèbre rue des Plateros jusqu'à l'an 1775, date à laquelle le vice-roi don Francisco de Güemes y Horcasitas, premier comte de Revilla Gigedo ordonna qu'elle fut entièrement reconstruite. Les propriétés du Marquis del Valle donnant sur cette rue furent les premières à se soumettre aux dispositions de Son Excellence. On n'afficha pas de blasons avant le XVIII^e siècle dans la rue des Plateros et on n'y étala point de luxe.

Au cours du XVIII^e siècle ce furent les hôtels particuliers qui, dans la rue des Plateros se distinguèrent par leur éclat. Les maisons de Hernán Cortés, solides et réaménagées, réussissant un subtil équilibre entre les volumes pleins et les espaces ouverts, bâties en pierre de carrière et en tezontle rouge, couleur symbolique du sang et des flammes de la conquête, ont été couronnées de créneaux pyramidaux signifiant la seigneurie et ornées d'un svelte mirador à chaque angle, en mémoire des anciens rem-

parts moyenâgeux qui, jadis, les protégeaient et étaient considérés à la fois comme le principal moyen de défense et comme la manifestation du rang et de la puissance du propriétaire. Le superbe hôtel du richissime valencien don José de la Borda, doté d'un vestibule plein de splendeurs ornementales et d'un très long et combien caractéristique balcon continu qui longeait la plupart de la façade donnant sur la rue des Plateros et était d'une longueur égale du côté de la rue du Colisée — aujourd'hui Bolivar — au coin de laquelle il tournait gaillardement pivotant sur la grande niche qui décore l'angle. L'hôtel du magnifique Comte de San Mateo de Valparaiso, énorme joyau de tezontle rouge, resplendissant de mille détails sculptés, avait été taillé avec grande profusion de luxe, ciselé de haut en bas comme par un orfèvre fantastique. La façade est chose gracieuse et déliée, résultat d'un équilibre enjoué des formes, de même que le patio d'un extrême raffinement et qui possède un portique dont les importes affichent des médaillons, à orle ainsi qu'une immense porte sculptée avec une délicatesse digne d'un retable et agrémentée d'un clouage de bronze très beau et très fourni.

L'architecte don Francisco Guerrero y Torres qui en traça les plans, a écrit dans cet édifice une page insigne d'harmonie, de grâce, de fantaisie, et d'art. Les marquis de Santa Fé de Guardiola érigèrent un hôtel grand et somptueux, aux robustes ouvrages en pierre de taille et aux proportions nobles et justes, qui n'étaient qu'une version importante et solide des austères palais castillans, sans torsades baroques, à la façade très lisse et dépouillée, à peine brisée par des creux très simples, mais pourvue de bons ouvrages en fer forgé, sans autre luxe monumental que les jambages moulurés de son ample vestibule, et pourvue d'une porte ornée de



Hôtel Iturbide

grands chatons et cantonnières. La maison des Comtes del Valle de Orizaba, spirituelle et raffinée, est entièrement recouverte de mosaïques, comme si elle était revêtue d'une superbe tenue de gala aux longs parements orientaux pour une prestation de serment royal ou pour assister au passage d'une procession ou encore pour la fastueuse installation d'un vice-roi : Dans l'élégante grâce des courbes des corniches se dressent de petites colonnes galbées de majolique, jaunes et bleues, aux reflets métalliques, qui avec les balcons de bronze ouvragés au Japon ou en Chine, lui confèrent un air de richesse exceptionnelle. La vaste demeure du Marquis de Prado Alegre, haute, sévère et noble comme l'esprit de son fondateur, évoquait sa richesse, son lignage et sa puissance, toute chargée de créneaux pyramidaux et d'ornements agencés avec goût et sobriété.

Elle contenait un large vestibule qui arborait les excès de son ornementation et un patio spacieux de belle conception, pourvu de colonnes, de supports et de linteaux à médaillon et autour duquel la vie domestique ne se concentrait pas à l'excès, car ses habitants charmés regardaient vers l'extérieur par les nombreux balcons et fenêtres garnies d'élégantes grilles surmontées d'impressionnantes houppettes. D'autres personnages importants, grands propriétaires ou gens très fortunés, mais n'ayant pas de blason à afficher, eux aussi, dans le but d'étaler amplement leur argent, ont fait sculpter les façades de leurs vastes et orgueilleuses résidences princières de splendeurs architectoniques ou bien ils les ont voulues de forme sobre, dépouillées de vains ornements, ou encore de motifs taillés minutieux dont la réalisation exige un soin raffiné et beaucoup d'application. Grâce à tout cela, la rue des Plateros prit une allure seigneuriale et revêtit une magnifique parure.

Traduction : Enriquet Hett

Images de Mexico (1)



• Salvador Novo

- 1910 -

Mes seuls souvenirs précis de la ville de Mexico vue à travers les yeux émerveillés de l'enfance sont des fragments, des éclats qui se laissent aujourd'hui conjuguer avec les données que fournit à son sujet un dictionnaire publié aux alentours de l'an 1910. C'est grâce à lui que je sais que la capitale de la république mexicaine comptait alors 310 000 habitants.

Ceux qui résidaient comme c'était le cas pour ma famille, dans le quartier « moderne » de Guerrero regardaient avec condescendance les riverains atterrés du vieux Mexico croulant. C'est le tramway, majestueux seigneur de la rue qu'il parcourait au carillonnement de son avertisseur joyeux, qui vous transportait vers des lieux plus distants, comme au « Centre-Ville » pour y faire des courses.

Marcher était aisé et habituel. La promenade dominicale - plaisir anticipé tout le long de l'ennuyeuse semaine scolaire - me conduisait jusqu'à la Alameda, une main nichée dans celle de mon père ou celle de mon oncle, l'autre tenant en bride un ballon, ou tout au moins jusqu'au jardin de San Fernando, après la messe entendue dans la belle église ou certains après-midi de la semaine nous apprenions le catéchisme.

Un matin dominical, la Alameda accueillait une foule particulièrement nombreuse. On ne pouvait pas faire un pas. C'était bien évidemment, l'inauguration à grand renfort de discours du Monument à Benito Juárez. Je ne sais plus si quelques jours auparavant ou quelques jours après il y eut un tremblement de terre. Ce fut nécessairement après, car la panique qui s'empara des familles sorties dans la rue en linge de corps pour aller prier à la Magnifica se transforma le lendemain en surprise en voyant arriver jusqu'au Caballito (2) à

califourchon sur ce qui avait tout l'air d'être un poney, Don Francisco I Madero (3).

Quelques jours plus tard - d'après ma confuse chronologie - nous partîmes, ma mère et moi, en chemin de fer vers les lointaines contrées du nord où nous attendait mon père. Pendant quelques années - jusqu'en 1917 - je n'allais avoir d'autre image de la ville de Mexico que les journaux du dimanche dont ma tante Maria me faisait parvenir les bandes dessinées des aventures du « Capitaine et de ses neveux » avec une infaillible ponctualité.

- 1917 -

Entre 1910 et 1917, maintes choses étaient arrivées à la ville de Mexico. Le dépeuplement parmi d'autres. L'Ipiranga (4) n'était pas le seul à charrier des fuyards. De nombreuses familles se sont sauvées, abandonnant leurs demeures.

Mes souvenirs de la ville impressionnante que j'ai trouvée à mon retour, conseillé que j'étais par la maturité de mes douze ans, sont assurément, plus précis et plus clairs.

L'intérêt de fréquenter assidûment les cours impartis par de vieux survivants du porfirisme (5), professeurs en redingotes verdâtres d'usure et chapeau melon, cédait, lors de mon adolescence éblouie, devant la séduction de faire la connaissance d'une ville qui multipliait ses surprises et ses attraits : un lointain Chapultepec, le Musée du Chopo (6), le boulevard du Paseo de la Reforma, l'éclatante avenue Madero avec ses vitrines phlétoriques de merveilles. La pieuvre à peine naissante de la publicité commençait alors à s'emparer des consciences. Un certain Carlos Neve avait standardisé le visage, le geste et l'attitude du mannequin idéal pour la consommation de chapeaux - Tardan y la Vencedora - et de costumes - La Metropoli - dans la rue que le vasconcelismo latinoaméricanisant (7) n'avait pas encore rebaptisée au nom du Brésil, tout comme Bucher Bras, le père « pocho » (8) du magasin High Life et grand-père des Robert's et Zapicos d'aujourd'hui avaient standardisé le « flux » (9) des gommeux qui, les chaussures aux semelles en caoutchouc bleu enveloppées dans des guêtres de feutre, et armés d'une canne, uniformisaient leur tête le 10 février exactement - c'était le jour de l'apparition d'un printemps qui devançait les prévisions du calendrier - les coiffant de canotiers, et paradaient leur prestance en montant la garde sur l'avenue Madero, devant le défilé - dans les deux sens et deux fois par jour, à une et à sept heures - des voitures à cheval contenant la beauté emplumée des aristocrates ou des comédiennes à la mode.

Prenaient place parmi les voitures à cheval qui participaient à la promenade sur Madero, à la même allure lente, les premières automobiles luxueuses appartenant à la famille Pliego - la décapotable pilotée par un des élégants rejetons de la lignée, un œillet à la bou-



Aguadora (vendeuse d'eau) dans les jardins de la Alameda (Musée National d'Histoire).

(1) Extrait d'un article publié dans « Arts de Mexico », N° 58-59 de 1964. La deuxième partie « taxis et autobus » est extraite de « Nueva Grandéza Mexicana ».

tonnière de son « flux » aux revers largissimes ; fermées et discrètes, d'autres au chauffeur de maître en livrée.

Il y avait déjà - et sous peu il y en aurait beaucoup plus - des cinémas ; ils montraient des films muets, italiens, français, mis en musique, dans ceux de quartier, par un piano qui les enduisait de miel chopinesque et dans l'étonnant Salon Rouge par un orchestre placé entre ses deux salles de projection simultanée, à côté des miroirs déformants et de l'escalator.

Tout était près dans un centre qui était de toute évidence celui d'une ville qui pouvait encore être parcourue à pied sans fatigue - de la Alameda ou du Caballito au Zocalo, le vieux « tracé » prévalait. Son périmètre renfermait les distractions, les théâtres, où commençaient à arriver, fuyant la guerre européenne, d'excellentes compagnies de Ballet (La Pavlova) et d'Opéra (Raiza, Caruso), les cinémas : l'Olympia flambant neuf qui se payait le luxe d'étréner un orgue comme les églises, et les cafés et les restaurants : El Globo à l'angle de Madero et Bolívar et, sur Madero, un Sanbor's en herbe.

Taxis et autobus

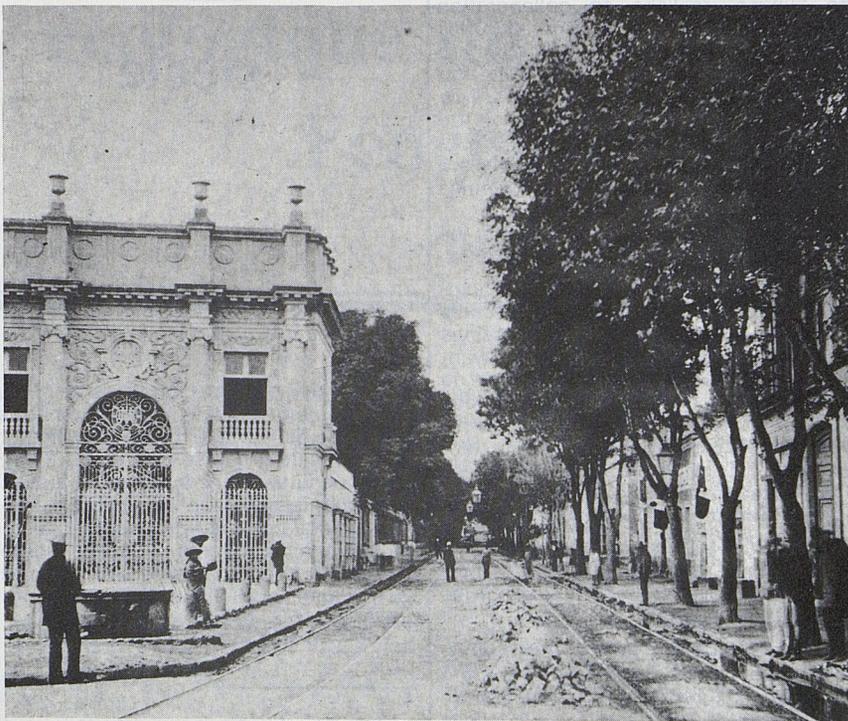
Rétrospectivement, il est tout à fait normal que la Révolution, coup de ballet asséné à notre inertie porfirienne, qui précéda les guerres mondiales et la Révolution russe, ait coïncidé dans la ville de Mexico avec une accélération des moyens de transport qui octroya aux généraux le privilège d'en être les pionniers, car ce furent les généraux les premiers à parcourir nos rues à bord de grandes automobiles aux noms de marques désormais disparues ou modifiées la **Hudson super six** par exemple.

Les chauffeurs des généraux, bien payés, habiles, premiers rejetons de la Révolution, allaient survivre à la fugace prospérité dilapidatrice de leurs patrons. Exilés pour cause de retournement de veste, ruinés par la politique - ce qui était le cas le moins fréquent - ou bien morts glorieusement sur les champs de bataille, les généraux étaient en voie d'extinction et leurs chauffeurs, détenteurs à la fois d'une technique et de quelques économies s'achetaient leur propre voiture, une ennemie des calèches, pour la louer et dispenser ainsi la vitesse de déplacement populaire tant convoitée au plus grand nombre possible de citoyens, et à un prix abordable. Une telle voiture existait. « L'ingénuité » comme ils disent eux-mêmes, pour signifier l'ingéniosité, des Américains l'avait produite : c'était la Ford 1917. Elle coûtait mille cinq cent pesos. C'était la Ford, origine la plus reculée, cause première du métier de taxi et jeune grand-mère des autobus.

Au début, les « p'tites Ford » - nous usions de ce diminutif moins infamant que le « fotingos » cubain que, plus tard nous avons incorporé à notre parler quotidien, ont été utilisées pour le transport commun sans subir aucune modification, tout comme à Buenos Aires, à une certaine époque, les « collectifs », les « p'tites Ford » qui avaient un trajet régulier ouvraient leurs portières à chaque coin de rue, jusqu'à afficher « com-

chauffeur, il faisait du sur place sur la marche arrière quand il n'annonçait pas à la criée qu'il y avait de la place « pour deux », ou bien demandait « dix plus un » à la station service, ou encore vantait la litanie hybride, peu catholique, de routes célestes et mondaines que le nouveau et prospère moyen de transport conquerrait progressivement : Santa Maria, San Rafael-Zocalo, Guerrero San Lazaro, Santa Julia... Guayaba.

Traduction : Enrique Hett



Tacubaya à l'aube du XX^e siècle.

plet », à une clientèle qui les préférait aux tramways solennels, monocordes et lents. Elles allaient de Guerrero au Zocalo en empruntant Tacuba pour revenir par la rue du 5 mai. Mais quelque génie anonyme cogita - dialectiquement, les analysa, pour les synthétiser à nouveau : leur conserver le châssis, le moteur et les roues, mais en érigeant sur le premier une structure, œuvre expérimentale de la menuiserie la plus raffinée qui ajoutait à la liberté de mouvement de l'automobile, la capacité d'accueil des tramways. Ainsi aménagées les « p'tites Ford » pouvaient asseoir quatre passagers vis-à-vis de quatre autres qui montaient par l'arrière, plus deux supplémentaires à côté du chauffeur, ayant accès aux effluves personnelles du conducteur par l'avant. Ainsi fut créée, dans les autobus qui résultèrent de l'opération, le métier nouveau de receveur, dont la place n'avait point d'importance. Secrétaire de direction du

(2) Statue équestre de Charles IV connue de tous sous l'appellation de « caballito ».

(3) Francisco Madero, initiateur de la révolution de 1910, le poney fait allusion dans un jeu de mots intraduisible à la statue équestre du « caballito » et à la petite taille de Madero. D'autre part Madero donna son nom à la principale rue qui débouche sur le Zocalo, l'ancienne Plateros ou rue des Orfèvres.

(4) Le nom du bateau qu'emprunta le dictateur Porfirio Diaz lors de son départ en exil.

(5) De Porfirio Diaz

(6) Ancien Musée d'Histoire Naturelle, un des très rares échantillons d'architecture en fer du début du siècle.

(7) D'après José Vasconcelos, éminent intellectuel et homme politique mexicain qui prôna l'unité de l'Amérique Latine.

(8) Le nom que réservent les Mexicains à ceux de leurs concitoyens qui adoptent les usages américains et qui aiment s'exprimer en hispanoanglais.

(9) En argot de l'époque, complet veston.

La qualité de la vie

Au cours d'une brève enquête sur la qualité de la vie dans le quartier Roma de Mexico, réalisée en collaboration avec les élèves de la section d'Etudes Supérieures de la Faculté d'Architecture de l'U.N.A.M. (Université Nationale Autonome de Mexico) des résidents de ce quartier ont été interrogés sur la vie de voisinage et la sécurité, le bruit, la circulation et les services urbains ; ils ont mentionné les principaux problèmes suivants :

1. - Le bruit causé par les camions et les cars interurbains qui ont envahi la ville.
2. - L'insécurité des piétons a été évoquée aussi comme l'un des problèmes majeurs. La transformation de certaines rues en voie à circulation rapide ayant produit une augmentation du volume de la circulation, on a dû construire des trottoirs plus étroits et éliminer les terre-plein. Les piétons ont ainsi perdu leur territoire et se voient constamment « mis à l'écart par les véhicules qui dominent totalement le terrain ».
3. - La violence, les bandes d'adolescents, les vols sont apparus comme étant des problèmes importants pour les habitants du quartier.

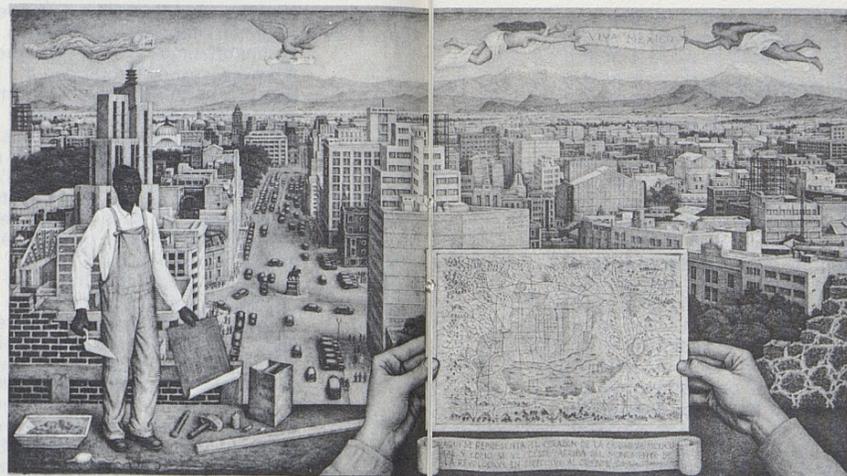
4. - Cette enquête a pris en compte un autre aspect de la vie en ville et il a été demandé aux habitants du quartier de qualifier et de classer seize services publics. Fut classé en seizième position, comme étant le plus inefficace, le service d'eau potable — le quartier souffre d'une sévère pénurie en ce domaine — puis dans l'ordre, le service de collecte des ordures ménagères, la pénurie de taxis et de taxis collectifs, la propreté des rues et des trottoirs, les services de police diurnes et nocturnes, l'entretien de la chaussée, l'entretien du système d'égouts...

Les services publics les plus efficaces ont été classés dans l'ordre suivant : 1) le métro, 2) les autobus, 3) l'électricité, 4) les postes et télégraphes, 5) le téléphone public, 6) l'éclairage public

5. - Le manque d'espaces verts et d'aires de jeu pour les enfants a également été souligné. la ville de Mexico, comparativement à d'autres grandes villes étrangères, compte peu d'espaces verts par habitant.

Extrait du Livre « Mexico Urbano », Julio García Coll et Mario Schytnan, FCE, p. 56, 59.

Les défis du XX^e siècle



La ville de Mexico. Tableau de Juan O. Gorman

Il y a à peine vingt-cinq ans, en 1960, 21 % seulement des 1 500 kilomètres carrés de la surface totale du District Fédéral était urbanisé. Le reste, 79 %, était constitué par des zones rurales non urbanisées. Cette année là, le District Fédéral comptait une population de 4,9 millions d'habitants et l'ensemble de la région métropolitaine de Mexico, avec 5,1 millions, accueillait 14 % de la population totale du pays.

20 % de la population sur un millième de la surface

Actuellement la population de la région métropolitaine de Mexico représente 17 millions d'habitants, dont 10 millions habitent le District Fédéral. Ce qui signifie que 20 % de la population totale se trouve concentrée dans un millième de la surface du territoire national. Ces chiffres indiquent que la population du District Fédéral a doublé au cours des vingt dernières années et celle de la

(1) L'architecte Eduardo Rincon Gallardo, Secrétaire Général au développement urbain et à l'environnement du District Fédéral, est Président du Conseil Directeur de l'Ordre des Architectes mexicains et un spécialiste reconnu des problèmes de logement et d'urbanisme.

région métropolitaine en 14 ans seulement. Si les tendances actuelles du développement urbain et de la croissance démographique se maintiennent et si aucune décision n'intervient, le problème s'aggravera et la ville de Mexico verra sa population doubler à nouveau en 2010, accueillant alors 33 % de la population du pays.

La concentration de la vie économique

La concentration de la vie économique se poursuit avec une intensité équivalente, étant donné que 46 % de la production industrielle nationale se trouve concentrée dans la région métropolitaine de Mexico et que la production du District Fédéral représente 44 % du produit intérieur brut.

De plus le District Fédéral absorbe 33 % des investissements publics fédéraux et 20 % du budget fédéral. En outre 25 % de la population économiquement active réside dans ces régions métropolitaines. Si les tendances actuelles se maintiennent, la région métropolitaine de la capitale représentera entre 50 et 60 % de la production industrielle nationale avant 15 ans et la part du District Fédéral dans le produit interne brut augmentera entre 48 et 64 %. De plus, 40 % de la population écono-

Pour un programme de réaménagement urbain et de protection écologique du District Fédéral

• Eduardo Rincon Gallardo (1)

miquement active habitera dans la région métropolitaine de la capitale du pays. Plus de 58 % de la population économiquement active de Mexico travaille dans le tertiaire. Les tendances actuelles dans ce chapitre indiquent que le chômage et le sous-emploi subiront une aggravation vers l'année 2010 et aussi que de 61 à 74 % de la population active sera employée dans le secteur tertiaire qui produira 75 % du P.I.B. de la ville de

Mexico, et 54 % de la population active de la capitale du Mexique se trouvera au chômage ou en situation de sous-emploi. La progression du secteur des services au détriment de la capacité productive augmentera la dépendance économique de la ville vis-à-vis du reste du pays.

□ □

Le déséquilibre écologique de la ville de Mexico est dû notamment à 10.000 ton-

nes de déchets solides qui sont quotidiennement déposés dans des décharges à ciel ouvert ; ainsi que dans des décharges clandestines. En outre, l'émission d'agents polluants a augmenté de 150 % au cours des dix dernières années. L'augmentation de la pollution automobile pour la même période atteint 75 %. Si la tendance actuelle se poursuit, ce déséquilibre écologique deviendra irréversible par l'accumulation quotidienne de 20.000 ton-

Les axes à circulation préférentielle pour permettre aux voitures de circuler à une vitesse soutenue : l'une des tentatives pour résoudre le problème de la congestion des transports. Ici, l'axe central Lázaro Cardenas.



nes d'ordures vers 2010. Le corollaire en sera la prolifération des décharges clandestines. Pour pallier à ce grave problème, il est urgent de modifier les modes de production de déchets urbains et de soumettre ces derniers à des traitements industriels. Outre, leur incinération, il est urgent de créer des réserves naturelles et d'emménager des zones de forêt pour accroître les zones vertes afin d'atteindre une proportion d'au moins 9 m² par personne qui constitue selon « l'Organisation Mondiale de la Santé », un niveau acceptable.

La congestion des transports

La congestion des systèmes de transports causée par 23 millions de trajets

de personnes par jour, par 2 millions de véhicules privés et par l'arrivée quotidienne dans la ville de 30 000 camions provenant de la province. Devant le maintien des tendances actuelles, la demande en matière de trajets de personnes par jour atteindra 40 millions vers l'année 2010. Alors la ville compterait plus de 6 millions de véhicules et les accès à la ville seraient congestionnés en permanence par près de 100 000 véhicules utilitaires. Pour résoudre ce problème, le gouvernement de la ville propose de réemménager l'utilisation des sols de façon à réduire le besoin de déplacements personnels longs et nombreux et de restructurer le système de réception des approvisionnements venant de l'extérieur par la création de plusieurs centrales de réception ainsi que par la promotion des chemins de fer.

Freiner la croissance de la population

Actuellement 20 % des logements de Mexico manquent d'eau potable et 3 millions de personnes n'ont pas accès au tout-à-l'égout. Pour éviter que ces chiffres n'atteignent 30 %, en ce qui concerne l'eau potable et 7 millions en ce qui concerne le tout-à-l'égout pour l'année 2010, il est indispensable de freiner la croissance de la population. La complexité des problèmes qu'affronte actuellement la ville de Mexico et la diversité de son tissu urbain ont rendu nécessaire l'élaboration d'un pro-



Problèmes et services publics

En principe une ville a besoin quotidiennement pour un million d'habitants de 300 millions de litres d'eau (300 millions de mètres cubes), de 2 000 tonnes d'aliments et de 5 000 tonnes de combustible. Les déchets quotidiens représentent 250 000 mètres cube d'eaux usées, 1 000 tonnes d'ordures ménagères et 500 tonnes de particules libérées dans l'atmosphère.

1. - Où puiserons-nous l'eau nécessaire ? Des sources d'eau ont été repérées mais elles sont de plus en plus éloignées, ce qui augmente considérablement le coût du mètre cube d'eau dans la vallée de Mexico. Selon les estimations des experts de la Commission Hydrologique de la vallée de Mexico, organisme rattaché au Ministère des Ressources Hydrauliques, en 1990, rien que pour acheminer l'eau nécessaire, il faudra produire un volume d'électricité équivalent au volume que consomme actuellement l'ensemble du District Fédéral.

2. - Combien de bennes à ordures seront nécessaires pour collecter chaque jour les déchets ? Quelles incidences auront-elles alors sur le problème quotidien de la circulation ?

3. - Quels seront les effets sur l'air de la vallée des 16 millions de litres d'essence

qui produiront 15.000 tonnes de particules ? Quelles seront les répercussions sur la congestion de la ville des 2,5 millions d'automobiles que comptera alors la capitale ?

Ces prévisions ne doivent pas alarmer mais au contraire aider à l'adoption de décisions graves et de mesures urgentes concernant la politique urbaine.

Nous savons que, dès qu'elles dépassent certaines dimensions, les villes doivent faire face à des problèmes et des dépenses démesurées qui exigent pour leur financement, un effort particulier de la société.

Analysons les dépenses causées par la croissance au cours des trente dernières années. En 1950, la ville a atteint une population de 3 millions d'habitants et en 1952, le besoin d'une première voie de circulation rapide s'est fait sentir. En 1958, la population se montait à 4,5 millions et devant la faiblesse du réseau de circulation urbaine fut entreprise la construction d'un périphérique d'un coût approximatif de 850 millions.

En 1968, la ville comptait déjà 6,5 millions d'habitants et étant donné l'insuffisance du périphérique, des autres voies rapides, le manque d'autobus et de taxis collectifs, on construisit le métro qui représentait un coût supérieur à 5 milliards. En outre, en 1967, on décida de continuer le périphérique en direction

du Sud de la ville ; le coût approximatif s'éleva à un milliard. En 1970, la population était de 7,6 millions ; l'insuffisance du système de drainage des eaux de pluie ainsi que des égouts décida la ville à construire des égouts profonds dont le coût approximatif fut de 10 milliards de pesos.

En 1972, la population s'était accrue et se situait autour de 8 millions alors que le nombre de véhicules en circulation dans la capitale était de 800.000. Les rues étant insuffisantes dans la zone urbaine centrale, les autorités décidèrent alors de construire un anneau de circulation intérieure d'un coût approximatif de 5 milliards.

A cette somme il faut ajouter les coûts de travaux réalisés dans l'Etat de Mexico, le bassin de Texcoco et à Nezahualcoyot, qui avaient pour but la viabilité des terrains urbains, le pavage des rues, l'équipement, l'électrification, les égouts et l'approvisionnement en eau potable et qui représentaient un chiffre d'un milliard deux cents millions de pesos.

Du Livre « Mexico urbano » par Julio García Coll et Mario Schyeytan, FCE, p. 30, 33.

gramme de réaménagement urbain et de protection écologique. Ce programme est un système d'ensemble régissant les mesures mises en œuvre et les travaux réalisés dans la ville : métro, égouts, eau, circulation, construction d'écoles, de logements, — grands projets de logements ou d'immeubles à but commercial, etc.

Il est incontournable et urgent de fixer des limites à la croissance de l'agglomération de Mexico. Dans ce but, on réserverait, après promulgation des lois

correspondantes, 77.000 hectares de bois et de zones inhabitées qui seraient consacrées exclusivement à l'amélioration de l'équilibre écologique de la ville ainsi qu'à la promotion de la santé et des loisirs des habitants de la capitale. Ces zones englobent le Desierto de los Leones, Magdalena, el Ajusco, Monte Alegre, Xitle, Xochimilco, Tlahuac, Santa Catalina, El Cerro de la Estrella, et au Nord, la Sierra de Guadalupe. On entreprendrait immédiatement un processus de réaménagement écologique par la

▶ ▶ ▶



En 1960 : 5 millions d'habitants, aujourd'hui : 17 millions. Il est incontournable et urgent de fixer des limites à la croissance de l'agglomération.

Conservation des sites et monuments

La ville de Mexico depuis un certain temps préoccupe les autorités soucieuses de défendre le centre historique et les petits faubourgs qui sont désormais intégrés à la grande métropole. C'est ainsi que l'on procède à la création de « quartiers typiques », définis comme « ceux qui renferment des immeubles qui par leur caractère, leur histoire, leur valeur artistique ou traditionnelle confèrent au quartier où ils se trouvent et partant à la ville, une physionomie particulière. En 1931 « la protection et conservation de l'aspect traditionnel de la Place de la Constitution est déclarée « d'intérêt public », et en 1933 sont déclarés quartiers traditionnels Coyoacan, San Angel, Tlalpan et Xochimilco. D'autres ensembles, tels la Place de Santa Domingo, les ruelles qui — entourent le Colegio de las Vizcainas, la Place de Loreto, la rue de la Moneda et la Place de Romita, sont aussi protégés afin de préserver leur « aspect traditionnel ».

Les travaux entrepris dans le centre historique se poursuivent pour le remodelage de l'ensemble du centre de la ville de Mexico. Lancé en 1972 par les autorités de la ville, il débute par la rue de Madero non seulement parce que « c'est une des principales rues et une des plus traditionnelles mais encore parce que les commerçants ont contribué très efficacement à la réalisation des travaux ».

A cette occasion le secteur privé a pris en charge la restauration des façades tandis que l'Etat a réalisé les travaux sur la voie publique en remplaçant le macadam par des pavés industriels en ciment et refaisant les trottoirs avec l'inimitable pierre rose de Quérétaro. Les rues de Gante, Motolinia et Palma ont été — fermées à la circulation automobile et transformées en agréable zone piétonnière. Ces travaux ont pour but de « remodeler l'ensemble de l'ancien centre commercial de la ville de Mexico qui est limité par le Zocalo à l'Est, l'avenue San Juan de Letrán à l'Ouest et les avenues Venustiano Carranza et Donceles au Sud et au Nord respectivement ». En 1973, le gouvernement fédéral a créé un département spécialisé au sein de l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire appelé « Unité d'Etudes des Zones et Monuments Historiques » qui supervise toutes les actions de sauvegarde et de protection des centres historiques du Mexique.

Extrait du Livre « Restauration des villes » par Carlos Flores Marini. - Fondo de Cultura Economica p. 40 à 41.

L'affaissement de la ville de Mexico

• Jaime Ortiz Lajous

La ville a été érigée sur des sols argileux, compressibles. Ses immeubles ont subi des affaissements. Afin d'y remédier, des techniques d'étaillage ont été mises au point suivant les connaissances techniques de chaque époque et selon la nature même des sols.

Du point de vue stratigraphique, la vallée de Mexico (qui est en réalité un bassin) ne peut pas être représentée par une coupe géologique type car elle a été comblée par des limons d'origine volcanique et alluviale qui se sont déposés en milieu lacustre.

Sur les trente premiers mètres à partir de la surface on peut déceler une formation argileuse supérieure, et entre 35 et 80 mètres de profondeur environ, une formation argileuse inférieure. Une couche de 2 à 5 mètres sépare ces deux formations. Cette couche est constituée de sables : limons argileux extrêmement compacts, qui lui ont valu le nom de « couche dure ». Elle sert d'appui aux « pilotis à pointes » qui ont été utilisés pour certains étaillages.

Des seuils critiques de 46 cm annuels

On estime que l'affaissement de la ville est devenu clairement visible au siècle dernier. Les vitesses moyennes d'enfon-

cement du centre historique de la ville ont été extrêmement variables : De 1891 à 1930, l'affaissement annuel a atteint une moyenne de 5 cm. En 1930, les puits creusés autour de la ville pour le pompage de l'eau ont été une des principales causes de l'accélération de l'affaissement. De 1950 à 1954, des seuils véritablement critiques de 46 cm par an ont été atteints et il a fallu remédier à cette situation par la fermeture des puits de pompage.

Aujourd'hui, les immeubles subissent des dégradations de moins en moins importantes car les techniques d'étaillage ne cessent de s'améliorer. A partir de 1940, plusieurs types de consolidation ont commencé à être utilisés dans la ville de Mexico comme la cimentation par substitution, l'étaillage par pilotis de friction ou par pilotis à pointe.

A titre d'exemple, on peut mentionner le « monument à l'Indépendance » construit en 1910 et qui fut consolidé par la technique de pilotis à pointes grâce à l'utilisation d'environ 5.000 pilotis de bois enfoncés sur la couche ferme à 38 ou 40 mètres de profondeur environ. Grâce à ce monument on peut évaluer l'affaissement de la ville. A première vue, le Monument à l'Indépendance émerge progressivement, mais en réalité c'est la ville qui s'enfonce ; si nous comparons une photo prise le jour de son inauguration avec l'aspect actuel, nous pouvons constater que l'affaisse-

ment de cette zone a été d'à peu près deux mètres quarante au cours d'une période de 75 ans.

Les pilotis soutenus par « la couche ferme » qui sont utilisés pour les constructions contemporaines posent les problèmes suivants : les structures subissent des poussées différentielles car la résistance de la couche ferme est variable et par conséquent la transmission des charges vers le sous-sol n'est pas uniforme, ce qui se répercute sur les structures ; nombreux sont les cas où les immeubles ainsi construits ont causé des dégâts aux immeubles voisins car ils restent au même niveau alors que les immeubles mitoyens s'enfoncent avec l'ensemble de la ville.

Le système de consolidation profonde qui a reçu le nom de « pilotis de contrôle » inventé par l'Ingénieur Manuel Gonzalez Flores, a résolu ces problèmes. Ce système peut être utilisé pour des constructions anciennes ; il insère des cubes de béton armé qui permettent de loger des systèmes d'ancrage, dans les fondations traditionnelles généralement en pierre.

Comme exemple, il suffit d'évoquer la remise à niveau de l'ancien couvent des Capucines construit au XVIII^e siècle à la Villa de Guadalupe au Nord de la ville de Mexico ; cette bâtisse s'était enfoncée de 3 m 50 ; elle a été remontée et mise de niveau.

Programme de réaménagement

(suite de la page 17).

reboisement, le nettoyage et l'élimination des parasites afin de restaurer la flore et la faune et de mettre un frein à l'érosion des sols.

Le défi qu'affronte la ville consiste à faire d'elle une ville plus juste et plus humaine ; la solidarité sociale s'avère indispensable dans la recherche de solutions et dans leur mise en œuvre.

Une large consultation populaire

C'est pour satisfaire à cette exigence que le programme a été soumis à une large consultation de tous les secteurs

de la population de Mexico dans le cadre de la Commission de Planification pour le Développement du District Fédéral (COPLADE-DF) au sein de laquelle les institutions et les organismes publics, privés et associatifs et les individus concernés coordonnent leurs actions avec les autorités de la ville. ■

Après le séisme

Mexico meurtri

mais debout



La Tour de l'Amérique latine et le Palais des Beaux Art, deux édifices restés intacts dans ce quartier sinistré. A l'arrière plan, on aperçoit les jardins de l'Alameda.

« La tragédie qui nous a frappés hier a été l'une des plus graves souffertes par le Mexique au cours de son histoire. Mes condoléances émues à ceux qui ont perdu des membres de leur familles, des amis, des collaborateurs... Je me solidarise avec la peine de chacun d'entre vous pour ces pertes irréparables que rien ne pourra compenser ».

Ces paroles du Président Miguel de la Madrid lors de son allocution télévisée au peuple mexicain le 20 septembre 1985, présentent sous son véritable et sinistre éclairage la tragédie du 19 septembre, avec son lugubre accompagnement de mort, de douleur, de sang et de larmes.

La cause du désastre

Le 19 septembre 1985, à 7 h. 19 du matin, la ville de Mexico fut secouée par un séisme de grande intensité - de 6,8 degrés sur l'échelle de Richter et de 8,1 sur l'échelle de Mercalli - mais aussi d'une durée exceptionnelle : 2 minutes. La conjonction de ces deux phénomènes constituait une terrible force de destruction. A ces causes fondamentales, il convient d'en ajouter d'autres, en particulier la nature même du sol. On a maintes fois souligné que la plupart des édifices affectés se trouvaient dans la zone centrale, construite dans l'île primitive ou sur les anciennes lagunes, et qui, de plus « a subi au cours des cent dernières années, un affaissement d'environ dix mètres, motivé par l'extraction d'eau des nappes aquifères » (La Jornada, 19 octobre 1985, p. 19). Le mode de construction a également été mis en cause. On a remarqué que la grande majorité des immeubles détruits datait de la deuxième partie de notre siècle. « Les vieux édifices des quatre derniers siècles, du XVI^e au XIX^e, ont affronté le séisme sans problème... On peut aussi constater que les maisons construites au début du siècle, à l'époque de Porfirio Díaz et presque jusqu'en 1930, n'ont pas subi de grands dommages » (La Jornada, 19 octobre, p. 19 et 20). Faut-il croire à un échec des techniques modernes de construction ? La Jornada remarque, dans l'article déjà cité que « l'on a, à partir de 1950, arrêté les recherches sur les



modes de construction correspondant à nos conditions spécifiques, pour adopter les modèles technologiques propres aux pays développés, où les séismes n'existent pratiquement pas ». Certains immeubles détruits, comme le Multifamiliar Juárez (1) dataient de 1950, époque antérieure à l'adoption des nouvelles normes antisismiques adoptées après le tremblement de terre de 1957. Dans le cas de certains immeubles plus récents, qui se sont effondrés le 19 septembre, et bien que la force du séisme ait été telle qu'aucune ville n'aurait pu y résister, on ne peut écarter, en tant que cause aggravante du sinistre, le non respect des normes.

La levée en masse des volontaires

Au jour de la tragédie, dans les minutes qui suivirent la secousse tellurique, alors que des milliers de blessés et de morts gisaient sous les décombres de plus de quatre cents immeubles, on assista à une extraordinaire mobilisation spontanée des volontaires pour secourir les victimes. Tous les témoins ont souligné l'ampleur de cette levée en masse. Particulièrement émouvant est le témoignage de la romancière Elena Poniatowska (2). « La première chose que j'ai entendue fut : « Le bâtiment A s'est effondré ». Tout le « Multifamiliar Juárez » n'était qu'un immense pouidrière. Les gens s'échappaient des bâtiments et couraient vers le parc. Quelqu'un cria : « Le bâtiment C 4 est tombé ». A partir de ce moment, ce qui m'a le plus impressionnée fut de voir que tant de gens sortis d'on ne sait où, des gens jeunes, des hommes et des femmes, formaient au pied des ruines des bâtiments A et C 4, une immense file de volontaires, qui travaillaient à la chaîne, se passant les pierres de main en main, pour tenter de sauver les victimes... L'heure où le séisme s'est produit est une heure de haute circulation, surtout sur l'avenue Cuauhtémoc. Des enfants entreprirent sur-le-champ de diriger la circulation, et ils le firent parfaitement bien ». Cette intervention spontanée de milliers de « brigadistas » (volontaires), hommes, femmes, enfants travaillant sans relâche, presque sans outils, souvent les mains nues, a permis de sauver nombre de vies et d'assurer les premiers secours, jusqu'à la mise en place du dispositif gouvernemental.

L'effort des pouvoirs publics

La réaction des pouvoirs publics fut, elle aussi, d'une remarquable rapidité... En ce matin du 19 septembre, à 7 h 45, c'est à dire 26 minutes après la première secousse, le Président de La Madrid donnait ses premières instructions pour l'organisation des secours, aux ministères de l'Intérieur et de la Défense Nationale et au Département du District Fédéral. A 10 h 30, le Président survolait la ville en hélicoptère, puis, mettant pied à terre, effectuait la première des 13 visites d'inspection qu'il devait réaliser dans les quartiers sinistrés entre le 19 et le 30 septembre. Parcourant rapidement les avenues du centre, s'arrêtant aux lieux des pires destructions - l'immeuble Nuevo León, le Centre Médical de l'I.M.S.S., l'Hôpital Général, l'angle de l'avenue Juárez et de la rue Balderas - le Chef de l'Etat lançait des mots d'ordre : « *Priorité absolue au sauvetage des survivants ; aide sans réserve à la population sinistrée ; multiplier les efforts pour venir en aide aux sans logis* ». Après avoir décidé de suspendre ses visites à l'étranger - au Japon et au siège de l'Assemblée Générale des Nations Unies à New-York - et avoir décrété un deuil national, le Président réunit son gouvernement à deux reprises dans la journée du 19 septembre : à 14 h. et à 20 h., et créa des commissions d'urgence pour coordonner les secours, avec la consigne de travailler sans relâche, jour et nuit.

La mobilisation des services publics - qui certes, au Mexique comme en tout autre pays, n'avaient pas été conçus pour faire face à un désastre de cette ampleur - s'effectua néanmoins très rapidement. Une force de près de 900 hommes - comprenant un général, 8 officiers supérieurs, 44 officiers subalternes, et 834 hommes de troupe - était à pied d'œuvre dans la journée du 19 septembre, et devait s'élever au cours des journées suivantes à 7 500 hommes de l'armée de terre et 2 800 marins. Les missions assumées par les militaires furent nombreuses et diverses.

En premier lieu sauvetage des survivants, assistance médicale de première urgence, transport des blessés. A Mexico, les détachements de la marine s'occupèrent en particulier de rechercher les survivants dans les décombres du ministère du Travail et des Hôtels Regis et Romano. Les militaires assurèrent également des missions de surveillance dans les zones sinistrées, afin d'éviter les actes de pillage, d'ailleurs tout à fait exceptionnels (en fait, on ne procéda qu'à 31 arrestations pour pillage). Ils s'attachèrent également à faire évacuer les maisons menaçant de tomber en ruine, à établir des cordons de surveillance autour de ces édifices pour empêcher leur réoccupation, à régler la circulation et à participer à l'enlèvement des décombres. Des effectifs du Corps du Génie, munis de matériel lourd, furent employés à cet effet.

Les activités du personnel sanitaire et des services de la Sécurité Sociale (I.M.S.S.) furent particulièrement efficaces. C'est ainsi que 292 malades de l'Hôpital Général - bâtiment gravement atteint par le séisme - et 2 900 patients du Centre Médico-National purent être évacués en quelques heures. A l'Hôpital Obstétrique, pratiquement détruit, 200 mères et nombre de nouveaux-nés furent arrachés aux décombres.

En dépit de la destruction de plusieurs centres hospitaliers, dix mille soins d'urgence furent donnés, et quarante mille personnes furent soignées dans des Centres de la Sécurité Sociale, dans des postes de secours, ou dans des hôpitaux situés de préférence dans des quartiers périphériques ou hors de la ville, dans la vallée de Mexico. Les transports furent assurés par près de 600 ambulances. L'Institut Mexicain de la Sécurité Sociale mit douze tonnes de médicaments à la disposition de la Croix Rouge et des centres hospitaliers. En outre, 50 000 rations alimentaires, 80 tonnes de fruits et légumes, 206 000 litres de lait, 400 000 petites boules de pain et 15 tonnes de galettes de maïs furent distribués journellement aux victimes.

Par ailleurs l'I.M.S.S. érigea en dépôt funèbre le Centre de Base-Ball de la Sécurité Sociale, où les corps de 6 000 victimes devaient être portés au cours des journées qui suivirent le séisme et où défilèrent plusieurs dizaines de milliers de personnes à la recherche de leurs disparus.

Premier bilan du désastre

Il importait avant tout de remettre en marche les services publics. La zone affectée par le séisme était heureusement peu étendue. Cette zone qui comprenait principalement les grandes avenues du centre - en particulier l'avenue Juárez - le quartier de Tlatelolco et la colonia Roma, représentait 1,98 % de la superficie totale de la ville de Mexico. Le nombre des édifices qui s'étaient effondrés au jour du séisme, s'élevait à 417 - dont 36 édifices publics, 137 écoles, 8 centres hospitaliers, 38 cinémas et théâtres et 189 maisons particulières, ainsi que 3 centres sportifs, 5 marchés et un immeuble appartenant au service du mobilier urbain. A ce chiffre, il convient d'ajouter celui des 3124 immeubles endommagés qui devaient au cours des semaines suivantes être classés par la Commission nommée à cet effet au nombre des édifices pouvant être restaurés ou

destinés à être détruits. En définitive, le nombre des meubles détruits ou irrémédiablement endommagés représente 0,03 % du total des 1 404 000 édifices s'élevant dans la capitale.

En province, les destructions se trouvaient également très localisées. Dans l'Etat de Jalisco, deux petites localités, Ciudad Guzman et Gómez Farías, ont été détruites. On déplore dans cet Etat, 38 morts, 191 blessés et 500 maisons détruites.

Dans l'Etat de Michoacán, le Centre industriel Lázaro Cárdenas a été légèrement touché. Les activités du complexe sidérurgique n'ont toutefois pas été interrompues, et le port, qui avait subi quelques légers dommages, a pu être

très rapidement réparé grâce à la coopération de la Marine Nationale. On signalait dans cette localité 6 morts, 213 blessés et cent maisons détruites. Dans l'Etat de Guerrero, on comptait 2 morts, 20 blessés et des dégâts matériels à Chilpancingo, à Iguala (où le marché a été atteint) et à Zihuatanejo, localité touristique sur la côte du Pacifique, au nord-ouest d'Acapulco, où plusieurs hôtels ont été détruits ou endommagés. Il y a lieu de noter que cette frange littorale de l'Etat de Guerrero, en bordure du Pacifique, était très proche de l'épicentre du séisme. Cependant les dégâts y furent légers et très localisés. La ville d'Acapulco et les autres ports de la région - Manzanillo et Puerto Vallarta - n'ont absolument pas été touchés.

►►►

Le témoignage d'un ingénieur français

La localisation des dégâts importants occasionnés par le tremblement de terre dans la ville de Mexico n'est pas aléatoire mais résulte, semble-t-il, d'une conjonction d'éléments tant historiques que physiques.

Sur un plan historique, l'antique cité de Tenochtitlan était bâtie au centre d'un lac, sur une île qui était, au plan nature de sol, assez solide pour avoir permis en son centre la construction de temples. Quant aux bords de l'île, ils avaient été rectifiés et alignés par des structures à base de pieux imputrescibles.

L'époque de la conquête a amené la destruction des temples. L'époque suivante a vu l'assèchement du lac de la vallée de Mexico et son comblement par des sédiments.

La coupe de la vallée donne actuellement des zones de résistance de sol très différentes.

Sur un plan physique, un tremblement de terre correspond à une vibration du sol provoquée par une libération soudaine de l'énergie de déformation accumulée dans la croûte terrestre ou dans la couche sous-jacente.

A partir du point d'origine ou épicentre la secousse sismique se propage sous forme d'ondes de divers types, ondes de volume longitudinales ou transversales et ondes de surface.

La propagation de ces ondes est liée à la nature du terrain qu'elles vont traverser. Le rapport des vitesses de propagation entre un terrain compact et un terrain meuble peut aller de 1 à 10. De plus, lorsqu'un front d'onde rencontre une surface de séparation de deux couches de terrain ayant des propriétés différentes, on obtient des formations d'ondes réfléchies et réfractées.

Le 19 septembre 1985, un séisme ayant son épicentre au large d'Acapulco a secoué longuement le pays d'Ouest en Est.

La zone montagneuse des bords de la vallée de Mexico a transmis cette vibration de fréquence très élevée.

Une partie de ces ondes a été filtrée dans la zone sédimentaire, au passage de laquelle n'ont subsisté que des ondes de fréquence moins élevées, mais néanmoins très énergétiques, tandis que la secousse sismique continuait à se propager par la bande rocheuse sous-jacente.

La partie qui constituait autrefois le bord de l'île de Tenochtitlan a été zone de rencontre de deux types de vibrations principales : un train d'ondes de fréquence très élevée transmise par la zone compacte et un train d'ondes filtrées par son passage dans la zone sédimentaire.

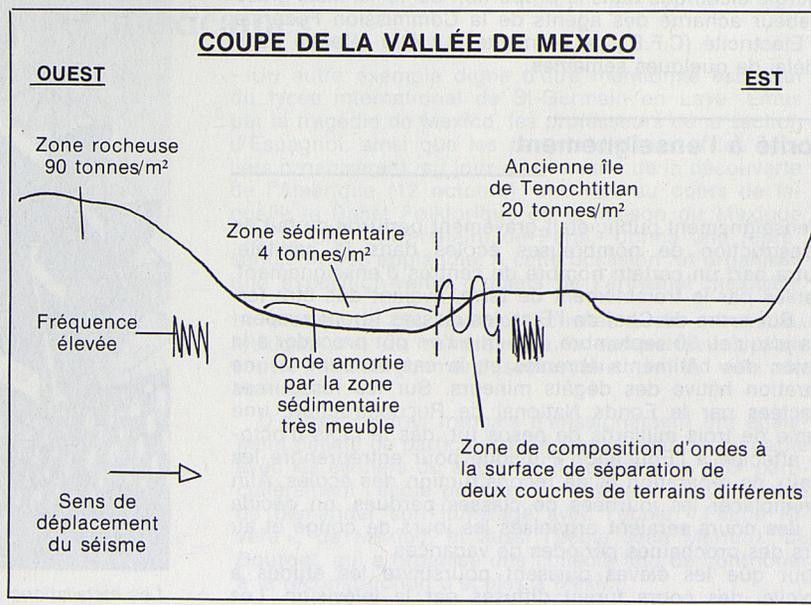
Ces deux types d'ondes probablement augmentées d'ondes réfléchies et réfractées par le bord Ouest de l'île se sont composées et ont donné naissance à une onde résultante de très forte composante verticale amenant dans cette zone un mouvement ondulatoire

que l'on peut retrouver dans des déformations permanentes de chaussée de rues parallèles au bord de l'île.

Le mouvement d'une durée très longue allié au compactage du sol qu'il a entraîné a provoqué la chute de nombreux édifices dans cette zone.

Si l'on trace sur le plan actuel de la ville de Mexico les contours de l'île de Tenochtitlan on va trouver la plus grande partie de la localisation des destructions sur la bordure Ouest de cette île, soit dans le sens de déplacement du séisme. Ces réflexions sont le résultat d'échanges d'observations faites après le tremblement de terre par des ingénieurs mexicains appartenant à des organismes officiels (CFE) ou privés (IUSA) et corroborées par des spécialistes français de sismologie (CNRS) et de constructions d'ouvrages en zones sismiques (CGEE-ALSTHOM).

Alain MALAVAL,



La remise en marche des services publics

Dans les zones sinistrées et tout particulièrement dans les quartiers du centre de la capitale, les équipes de spécialistes et de volontaires s'affairaient pour s'efforcer de rétablir au plus tôt les conditions normales de vie. Il importait tout d'abord de déblayer les amas de décombres, dont le volume, dans la capitale était évalué à 750 000 m³. Dès le mois d'octobre, le tiers des décombres, soit environ 250 000 m³, était déjà enlevé, et les travaux étaient très avancés à la fin de l'année.

Le ravitaillement en eau posait un problème particulièrement grave, du fait de la rupture de nombreuses canalisations dans les quartiers affectés, et aussi - et surtout - des dégâts subis par les aqueducs de San Luis Tulyehualco, Chalco et Tecomitl, qui drainent vers la grande ville les eaux de la vallée. Des pompes furent mises en œuvre, et par ailleurs, 206 000 litres d'eau furent distribués en bouteilles et en bidons. Les Chemins de Fers Nationaux apportèrent une importante contribution grâce à 20 wagons citernes, qui amenèrent chaque jour 600 000 litres d'eau. Le 4 octobre, quinze jours après le séisme, les aqueducs étaient réparés et les besoins des quartiers affectés étaient couverts dans la proportion de 50 %. La normalité devait être pratiquement rétablie au cours des semaines suivantes.

Le service téléphonique avec l'étranger fut totalement interrompu par suite de l'effondrement du building des Communications où tous les services se trouvaient concentrés. Les circuits purent être rétablis assez rapidement en direction des Etats-Unis et du Canada, et une quinzaine de jours plus tard, avec l'ensemble des pays, grâce à l'importation du matériel apporté de Suède par des avions-cargos. Le Président De La Madrid a donné des instructions pour que l'ensemble du circuit soit reconstruit, en évitant la centralisation excessive dont le séisme du 19 septembre a démontré les dangers.

Les circuits téléphoniques internes, légèrement endommagés purent être rétablis assez rapidement, ainsi que le télégraphe, le service de télex et les communications postales.

En ce qui concerne l'électricité, 4 kms de lignes à haute tension et 14 kms de lignes à basse tension furent endommagés, ce qui eut pour effet de diminuer la fourniture d'énergie électrique dans la proportion de 40 %. Mais grâce au labeur acharné des agents de la Commission Fédérale de l'Electricité (C.F.E.), la normalité put être rétablie dans un délai de quelques semaines.

Priorité à l'enseignement

L'enseignement public était gravement perturbé du fait de la destruction de nombreuses écoles dans la capitale. D'autre part un certain nombre de centres d'enseignement, ébranlés par le tremblement de terre, avaient dû être fermés. Sur ordre du Chef de l'Etat, les classes furent suspendues jusqu'au 30 septembre, afin que l'on pût procéder à la révision des bâtiments ébranlés et, le cas échéant, à une réparation hâtive des dégâts mineurs. Sur les ressources collectées par le Fonds National de Reconstruction, une somme de trois milliards de pesos fut, dès le mois d'octobre, affectée à l'Education Publique pour entreprendre les travaux de réparation et de reconstruction des écoles. Afin de remplacer les journées de classes perdues, on décida que des cours seraient organisés les jours de congé et au cours des prochaines périodes de vacances.

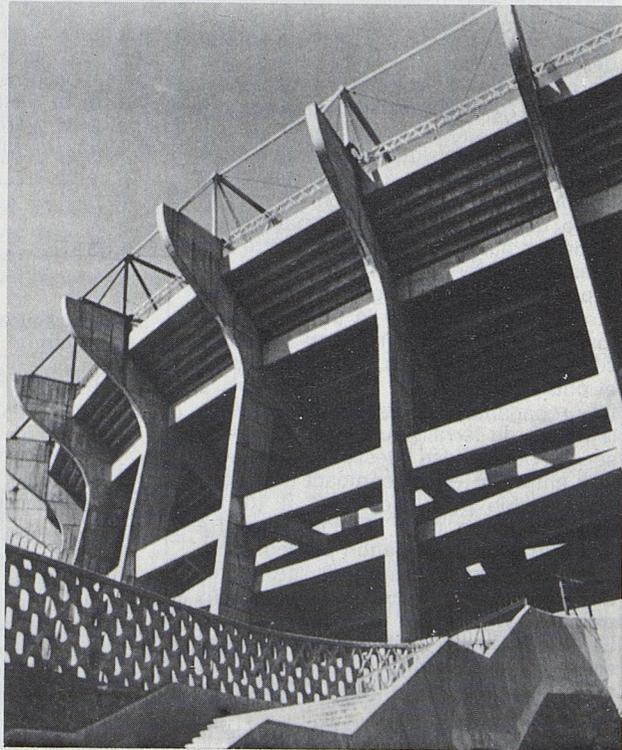
Pour que les élèves puissent poursuivre les études à domicile, des cours furent diffusés par la télévision. Les élèves des écoles détruites furent transférés dans les locaux

divers réquisitionnés à cet effet, et l'on vit même des maîtres et des maîtresses d'école donner leurs cours en plein air, dans des jardins.

Une infrastructure intacte

L'infrastructure des transports est demeurée pratiquement intacte, dans l'ensemble du pays, et même dans la ville de Mexico. Les lignes de métro ne furent nullement atteintes, et les seules perturbations du trafic constatées au cours des jours qui suivirent le séisme étaient dues aux travaux entrepris en surface pour réparer les légers dégâts subis par certaines stations. Quelques heures après le séisme, 6 des 7 lignes de la ville de Mexico fonctionnaient normalement. La septième fut remise en service au cours des journées suivantes, et le personnel du métro pût même lever vingt « brigades » de secouristes pour contribuer à la recherche des victimes et au déblaiement des décombres.

Le service des autobus ne connut, pour sa part, d'autres perturbations que celles résultant de la réquisition d'un certain nombre de véhicules pour les tâches de secours d'urgence. Sur 6 200 autobus, 1 500 furent affectés au transport des blessés légers et des secouristes. Cette première phase terminée, les 220 lignes du district fédéral reprirent leurs activités normales. Le réseau routier et le réseau ferroviaire n'ont subi, dans l'ensemble du pays, aucun dommage. A l'exception des légères destructions du port de Lázaro Cárdenas, toutes les installations portuaires du pays sont restées intactes. En ce qui concerne les transports aériens, à part l'interruption de vol d'une heure ordonnée le 19 septembre pour vérifier l'aéroport Benito Juárez de la ville de Mexico, on n'a pas constaté la moindre altération dans le service, et la totalité des 53 aéroports du Mexique susceptible d'accueillir des « Jets » n'a jamais cessé de fonctionner normalement.



Les installations sportives ont échappé à toute destruction. Le stade « 13 de Mexico ». Debout.

Le Directeur Général de Petroleos Mexicanos (PEMEX), M. Mario Ramón Beteta, a précisé pour sa part qu'aucune des installations de la régie pétrolière n'avait été atteinte. Ce constat vaut aussi pour l'ensemble de la structure industrielle du pays.

Malgré tout : le Mexique accueille le « Mundial »

Le réseau hôtelier a subi des dommages extrêmement localisés. Dans la capitale, six hôtels - le « Finisterra », le « Principado », le « Romano », le « Downtown », le « Versailles » et le « Regis », ont été totalement détruits. Huit autres, situés également dans les quartiers du centre, ont subi de graves dommages. D'autres encore ont été légèrement endommagés.

En définitive, 104 hôtels, comprenant 6 992 chambres, sur un total de 507 hôtels et 35 350 chambres, ont été affectés à des degrés divers. Ce qui signifie qu'au lendemain du séisme, 80 % des installations hôtelières de la ville de Mexico se trouvaient en parfait état de fonctionnement. Et, dans le reste du pays, à l'exception des quelques destructions signalées dans la zone touristique Ixtapa-Zihuatanejo, les installations hôtelières et touristiques n'avaient pas subi le moindre dommage. Pour réparer ou reconstruire les hôtels, le ministère du Tourisme a mis très rapidement au point un programme d'urgence doté d'un budget de trois milliards de pesos.

Les installations sportives ont, pour leur part, échappé à toute destruction. Tel est, en particulier, le cas de tous les stades où doivent se dérouler les rencontres de la Coupe du Monde de Football 1986 : le stade « Azteca » de Mexico (110 000 places) et « l'Olimpico » (72 000 places), le « Jalisco » et le « Tres de Marzo » de Guadalajara (Etat de Jalisco, 66 000 et 35 000 spectateurs) les stades des deux villes d'Irapuato et de León (Etat de Guanajuato), le « Cuauhtémoc » de Puebla dans l'Etat du même nom, le stade « Corregidora » de Queretaro (dans l'Etat du même



Le stade « Olympico » de la cité universitaire de Mexico.

nom), les stades de la ville de Toluca et le « Neza 86 », de Nezahualcoyotl, tous deux dans l'Etat de Mexico, et les stades « Nuevo León » et « Tecnológico » de Monterrey (Etat de Nuevo León).

Aussi le gouvernement, soucieux de ménager l'avenir du pays et de tenir ses engagements envers la communauté sportive internationale, prit-il la décision d'annoncer qu'en dépit des circonstances adverses, le Mexique était en mesure d'accueillir la Coupe du Monde de Football 1986.

Un grand élan de solidarité

La catastrophe a provoqué, au Mexique et dans le monde entier, un grand élan de solidarité. Dans le pays, un grand nombre de particuliers et d'organisations - notamment le P.R.L., la Confédération des Travailleurs du Mexique, les Travailleurs Pétroliers, le Syndicat des Electriciens, le Syndicat des Travailleurs au Service de l'Etat, les organisations

Jumelages d'écoles françaises et mexicaines

Le malheur des enfants du Mexique victimes du séisme a profondément ému les enfants français, et nombre d'entre eux ont brisé leurs tirelires pour venir en aide à leurs lointains compagnons.

Certains centres scolaires français ont décidé de faire un pas de plus et de se jumeler avec des écoles mexicaines affectées par le tremblement de terre. Tel est en particulier le cas du Lycée Queneau, de Ville-neuve d'Ascq. Sur l'initiative de M^{me} Claudine Soetard, professeur d'Espagnol, membre du Groupe « Promotion de la langue espagnole en France », les élèves de ce lycée ont rédigé - et illustré avec beaucoup de goût - une publication intitulée « De Tenochtitlan à Mexico ». La qualité des textes, l'exactitude de la documentation, l'évident intérêt démontré par les élèves prouvent que l'étude d'une langue conduit à l'amour d'une civilisation, d'un pays. Le produit de la vente de cette publication - environ 17 000 Francs - est destiné à la reconstruction d'une école à Mexico. Les élèves ont choisi, sur la liste des écoles affectées par le séisme, l'école secondaire 37 « Ezequiel Chávez » de Mexico, et ont décidé le jumelage de leur lycée avec ce centre d'enseignement mexicain.

Un autre exemple digne d'être mentionné est celui du lycée international de St-Germain en Laye. Emus par la tragédie de Mexico, les professeurs de la section d'Espagnol, ainsi que les parents d'élèves et les écoliers organisèrent, au jour anniversaire de la découverte de l'Amérique (12 octobre), une fête au cours de laquelle le Ballet Folklorique de la Maison du Mexique - de la Cité Universitaire de Paris - donna une représentation très applaudie. A cette occasion fut organisée une exposition-vente d'objets de l'artisanat mexicain.

Le produit de ces diverses activités a été envoyé au Mexique afin de contribuer à la reconstruction d'un centre d'enseignement secondaire de la ville de Mexico.

D'autres centres français d'enseignement ont également décidé de participer à ce mouvement de solidarité avec les écoliers du Mexique. Il convient de citer particulièrement l'école primaire de Villepinte, qui a décidé de demander son jumelage avec l'école « Felipe Rivera », de Mexico, et aussi l'école Jean Mermoz, du Bourget, qui a organisé une collecte afin de contribuer à la reconstruction d'écoles à Mexico.

de Médecins et d'Avocats, les Chambres de Commerce, etc... - contribuèrent très largement aux secours et à la reconstruction, tant par leurs brigades de secouristes volontaires, que par leurs dons en nature ou leurs versements au Fonds National de Reconstruction.

A l'extérieur, la France, les Etats-Unis, l'Espagne et nombre d'autres pays envoyèrent à Mexico des équipes de sauveteurs et fournirent une très importante contribution en nature et en numéraire, soit directement, soit par l'intermédiaire de la Croix-Rouge ou d'autres organismes d'assistance. Entre le 19 septembre et le 27 septembre 1985 étaient arrivés à l'aéroport de Mexico 93 vols en provenance de 43 pays, apportant 15 000 tonnes de dons en nature : médicaments, vivres, équipements hospitaliers, tentes de campagne, etc... La Banque Interaméricaine de Développement fit un don de cent millions de dollars et ouvrit un crédit de 800 millions pour les secours d'urgence. De son côté, la Banque Mondiale mit à la disposition du Mexique un crédit de 300 millions de dollars.

Reconstruction et décentralisation

En dépit de ces apports multiples, les traces de la catastrophe seront lentes à s'effacer dans les quartiers sinistrés de la capitale.

A la phase des secours d'urgence à succédé la phase de reconstruction. Le coût de cette dernière a été estimé à environ dix milliards de dollars. Evaluation rapide, qui devra certainement être révisée en hausse.

Il importe de reconstruire des édifices publics, des hôpitaux, des écoles et aussi des logements pour les sinistrés dont le nombre a été évalué, dans les jours qui ont suivi le séisme, à environ 150 000 - habitants des immeubles effondrés et de ceux qui menaçant de tomber en ruine, ont dû être évacués.

Le gouvernement a pris une série de mesures pour aider les sans logis : réparation d'immeubles d'habitation dans la zone urbaine, aide technique et financière aux sinistrés disposés à réparer ou relever leur propre maison, décret (en date du 11 octobre 1985) prévoyant l'expropriation d'immeubles couvrant une superficie d'environ 250 hectares, en vue du relogement des personnes déplacées... Néanmoins plusieurs mois après le séisme, plusieurs milliers de personnes campent encore dans des locaux de fortune ou même sous la tente.

Les travaux en cours qui, dans le meilleur des cas, ne pourront être achevés avant deux ou trois ans, se déroulent dans le cadre d'un large plan de décentralisation. Dans les quartiers sinistrés de la capitale, nombre d'immeubles ne seront pas reconstruits. Ils ont déjà fait place à des espaces verts où de jeunes arbres commencent à pousser. De ce fait, les jardins de la Alameda seront prolongés au long de l'avenue Juárez. Plus au nord, dans le quartier de Tlatelolco, on prévoit la construction de maisons d'habitation basses et légères. Le Président de la République a donné des instructions pour que les administrations dont la présence n'est pas nécessaire dans la capitale soient transférées dans d'autres régions du Mexique. Et l'on se propose également, dans le cadre de ce plan de décentralisation, de transférer hors de la ville des usines super-contaminantes, dont la présence contribue à la dégradation de l'environnement.

Ces mesures de décentralisation et une meilleure connaissance - cruellement acquise - des dangers du terrain permettent du moins d'espérer que dans l'avenir, la capitale ne sera jamais, plus jamais, ravagée par une catastrophe semblable à celle qui l'a endeuillée en cette journée fatidique du 19 septembre 1985. ■

(1) *Multifamiliar* : H.L.M.

(2) « *La Jornada* » 19 octobre, p. 36 et 15.

L'aide française au Mexique

« Je m'adresse à vous tous, messieurs les pompiers et secouristes de France, pour vous exprimer la gratitude du peuple et du gouvernement du Mexique, pour la grande tâche humanitaire que diverses équipes de secouristes Français ont accomplie à Mexico ».

Ces paroles, prononcées le 9 octobre 1985, par l'Ambassadeur du Mexique, M. Jorge Castañeda, constituent un juste hommage à l'héroïsme des groupes de pompiers et de secouristes qui, au lendemain du séisme, se rendirent à Mexico et qui, avec la participation de leurs chiens, particulièrement entraînés aux tâches de sauvetage, ont réussi à arracher aux décombres plusieurs dizaines de survivants.

La catastrophe de Mexico a provoqué, en France, un mouvement de solidarité, dont le souvenir restera gravé dans le cœur des Mexicains. Les lettres, les appels téléphoniques ont afflué à l'Ambassade et au Consulat Général du Mexique. nombre de Français proposaient - et certaines de ces offres n'ont malheureusement pu être retenues - d'envoyer des dons, en nature ou en numéraire, de participer aux secours ou à la reconstruction, ou encore d'adopter un enfant dont les parents avaient péri dans la catastrophe.

Le ministère français des Affaires Etrangères constitua une « cellule de crise » qui envoya à Mexico des équipes de Samu 94 et des équipements de réanimation. Cette « cellule » centralisa les appels des proches des ressortissants français se trouvant à Mexico. Initiative qui eut pour effet de soulager le personnel de l'Ambassade et du Consulat du Mexique à Paris, qui, en dépit de la rupture des communications téléphoniques, s'efforçait par des voies parallèles, de donner aux ressortissants mexicains séjournant en France des nouvelles de leurs proches restés à Mexico. Par ailleurs, la compagnie française E.D.F.-G.D.F. mit gracieusement à la disposition du Mexique un central téléphonique mobile.

Pour sa part, la Fédération Hospitalière de France, en association étroite avec le ministère des Relations Extérieures, décida de faire don à l'Hôpital Général de Mexico d'un équipement complet de salle d'opération. La remise symbolique de cet équipement à l'Ambassadeur du Mexique eut lieu le 9 décembre 1985, à l'occasion de la séance inaugurale « d'Hôpital Expo 85 », au Parc des Expositions de la Porte de Versailles à Paris.

Des organismes privés à caractère humanitaire - notamment la Croix Rouge, le Secours Catholique, le Secours Populaire Français, etc - ont ouvert des collectes en vue de recueillir des fonds pour les sinistrés et la reconstruction. Dans le même but, des manifestations artistiques ou sportives étaient organisées : nuit mexicaine à Toulouse, dîner-bal à Albi, corrida de taureaux à Nîmes... Au cours d'un gala cinématographique, le Centre Culturel du Mexique présenta le film « *Frida, naturaleza viva* » consacré à la vie de Frida Kahlo. Une autre manifestation très réussie fut le concert de musique latino-américaine, organisé à la Salle de la Mutualité, par les étudiants de la Maison du Mexique, de la Cité Universitaire de Paris. Cette manifestation qui attira un public de plus de dix mille personnes, permit de recueillir une somme de cent mille Francs.

Nombre de journaux insèrent gracieusement des appels en faveur des sinistrés. L'action de l'hebdomadaire féminin *Marie-France* est particulièrement digne d'être signalée. Non content de faire un don important à la Croix Rouge, ce magazine fit insérer à ses frais, dans une cinquantaine de journaux de Paris et de la province, des appels invitant le public à participer aux collectes en faveur des sinistrés.

Enfin, les autorités françaises décidèrent d'ouvrir au Mexique, une ligne de crédit, une partie en forme de don, une partie en forme de prêt, mais assortie de conditions exceptionnellement favorables, tant au point de vue des taux d'intérêt qu'à celui des délais de remboursement. ■

L'Europe occidentale, second
partenaire commercial du Mexique

Fructueux résultats économiques du voyage en Europe du Président du Mexique

Le Président du Mexique, M. Miguel de la Madrid a effectué au mois de juin 1985 un voyage d'amitié à travers cinq pays d'Europe : l'Espagne, le Royaume Uni, la Belgique, la République Fédérale d'Allemagne et la France.

Les motivations principales de ce voyage de travail ont été expliquées par le Président lui-même dans un message adressé au Congrès pour solliciter l'autorisation de quitter le territoire national. Le Chef de l'Etat affirma qu'il était essentiel d'approfondir les liens économiques du Mexique avec ces divers pays et avec l'ensemble de la Communauté économique européenne, d'ouvrir largement les marchés européens aux exportations mexicaines non pétrolières et de consolider les courants d'investissement européens en direction du Mexique.

Le Chef de l'Etat et Madame de La Madrid ont quitté Mexico accompagnés du Président du Sénat et d'un groupe réduit de collaborateurs : les ministres des Relations Extérieures, des Finances et de l'Industrie et du Commerce, le Chef de l'Etat-Major Présidentiel et le Directeur Général des Communications Sociales de la Présidence de la République.

L'étape espagnole (8-11 juin)

Au cours des quatre journées de sa visite en Espagne, le Président, accueilli par le roi Juan Carlos, eut plusieurs entretiens de travail avec le Président du Gouvernement, M. Felipe Gonzalez, visita l'Institut de Coopération Ibero-Américaine, fut reçu à l'Ateneo de Madrid et inaugura la place Lazaro Cárdenas dans le parc nord de la capitale. A Barcelone, après un déjeuner de travail avec des hommes d'affaires catalans et mexicains, le Premier Mandataire fut reçu tour à tour par le Président de la Généralité de Catalogne et par le Maire de Barcelone. De retour à Madrid, M. Miguel de la Madrid reçut solennellement les clefs de la ville des mains du Maire, M. Tierno Galvan. Il participa à diverses activités économiques, (Réunions à la Chambre de Commerce et d'Industrie, déjeuner de travail organisé par la Confédération Espagnole des Entreprises). La visite s'acheva par une séance solennelle aux Cortes d'Espagne. M. Miguel de la Madrid prononça à cette occasion un dis-



*De profondes relations
d'affection fraternelle et
d'amitié.*



Le Président de La Madrid avec M. Felipe Gonzalez, à son arrivée au Palais de la Moncloa pour un déjeuner et un entretien de travail avec le Chef du gouvernement espagnol.

cours dans lequel il souligna : « les profondes relations d'affection fraternelle et d'amitié » qui unissent les deux pays. L'Espagne réaffirma son appui au groupe de Contadora ; par ailleurs le communiqué conjoint signé au terme de la visite exprima la volonté de resserrer la coopération économique entre les deux pays dans les domaines les plus divers : petites et moyennes entreprises, transferts de technologie, création de sociétés mixtes dans les secteurs de l'agro-industrie, des équipements électriques, des textiles, des communications et transports. Les deux gouvernements réaffirmèrent leur volonté de coordonner leurs initiatives en vue de la célébration du V^e Centenaire de la Découverte de l'Amérique.

L'étape anglaise (11-14 juin)

Au cours de son bref séjour en Grande-Bretagne, le Chef de l'Etat mexicain accueilli à l'aéroport par la reine Elisabeth II qui offrit un dîner en son honneur, s'entretint des principaux problèmes internationaux et économiques avec le Premier ministre, M^{me} Margaret Thatcher. A l'issue des cérémonies organisées en son honneur par les Lords Maire de Westminster et de Londres, il eut de fructueux entretiens avec les représentants de la Confédération Industrielle Britannique. M. de La Madrid souligna à cette occasion la complémentarité des deux économies, le niveau insuffisant des échanges actuels et la volonté du Mexique de réorienter partiellement son action économique extérieure vers la Grande-Bretagne. Au terme de cette réunion furent annoncés plusieurs projets de coopération et de co-investissements dans divers domaines de l'activité économique (tourisme, industrie automobile, sidérurgie, produits pharmaceutiques et chimiques, constructions de wagons de chemin de fer, agro-industrie et industrie des fibres céramiques réfractaires).

Visite à la Belgique et à la Commission de la CEE (14-17 juin)

A Bruxelles, le roi Baudouin et la reine Fabiola offrirent, en l'honneur de leurs visiteurs, un dîner au cours duquel le Président de la Madrid souligna que : « L'Europe représente pour l'Amérique Latine et particulièrement pour le Mexique un facteur potentiel d'équilibre dans les grandes confrontations de notre temps ». « La riche tradition culturelle de l'Europe — ajouta-t-il — et sa puissance modernité font de ce continent un espace de dialogue et de raison ».

Reçu tour à tour solennellement par le bourgmestre d'Anvers et le Gouverneur Provincial de Namur, le Chef d'Etat mexicain prononça un important discours, le 17 juin, devant la Commission des Communautés Européennes. Il mit l'accent sur la nécessité d'intensifier les échanges internationaux, ajoutant toutefois que « le projet de faire du commerce le moteur de la croissance économique à l'échelle mondiale exige une remise en ordre des relations monétaires internationales ». Le Président a également déploré l'insuffisance du financement en faveur du développement, les taux d'intérêt trop élevés et la baisse des cours des matières premières.

Avant de quitter Bruxelles, le Président du Mexique et les Ministres qui l'accompagnaient ont eu des entretiens de travail avec MM. Jacques Delors et Claude Cheysson, respectivement Président et Commissaire pour la Méditerranée et les Relations Nord-Sud de la Commission des Communautés Européennes.

Visite en Allemagne Fédérale (18-20 juin)

Le Président de la République Fédérale, Dr. Richard Weizsacker offrit en l'honneur du Président de la Madrid un déjeuner à Bonn et un dîner dans le cadre historique du



Bain de foule à Bonn. Le Président du Mexique accueilli avec sympathie par la population ouest-allemande.

Chateau d'Augustusburg. Au cours de son séjour en République Fédérale, le Président Mexicain eut plusieurs entretiens de travail avec le Chancelier Helmut Kohl et fut reçu solennellement à l'Hôtel de Ville de Bonn et au siège des Chambres de Commerce et d'Industrie Ouest allemandes. Les résultats économiques de cette étape du tour de l'Europe du Président ont été extrêmement importants. Des accords financiers d'appui réciproque tendant à simuler des échanges commerciaux mexicano-allemands ont été signés. Par ailleurs, neuf projets d'investissement et de co-investissements d'un montant global de 125,6 millions de dollars ont été établis respectivement dans les secteurs de l'électronique, de la commercialisation des exportations, de l'industrie automobile, des produits médicaux et des télécommunications.

L'étape française (20-23 juin)

La visite d'Etat en France, ultime étape de la tournée européenne, fut l'une des plus constructives. Les discours prononcés par les deux chefs d'Etat mexicain et français et par d'autres personnalités françaises, au cours des cérémonies qui marquèrent ces trois journées intenses, (dîners offerts par le Président de la République française et le Président du Sénat, déjeuner offert par le Premier ministre, réceptions à l'Institut de France et à l'Hôtel de Ville de Paris) ont reflété l'amitié traditionnelle qui lie les deux pays, amitié qui n'a cessé de se renforcer au cours des dernières années. Le Président de la Madrid a prononcé, à la tribune de l'UNESCO, un discours dans lequel il a réaffirmé l'attachement du Mexique à l'organisme culturel international. Le Chef d'Etat mexicain a également reçu au Palais Marigny, où il résidait, diverses personnalités politiques françaises : MM. Lionel Jospin, Georges Marchais et Raymond Barre.

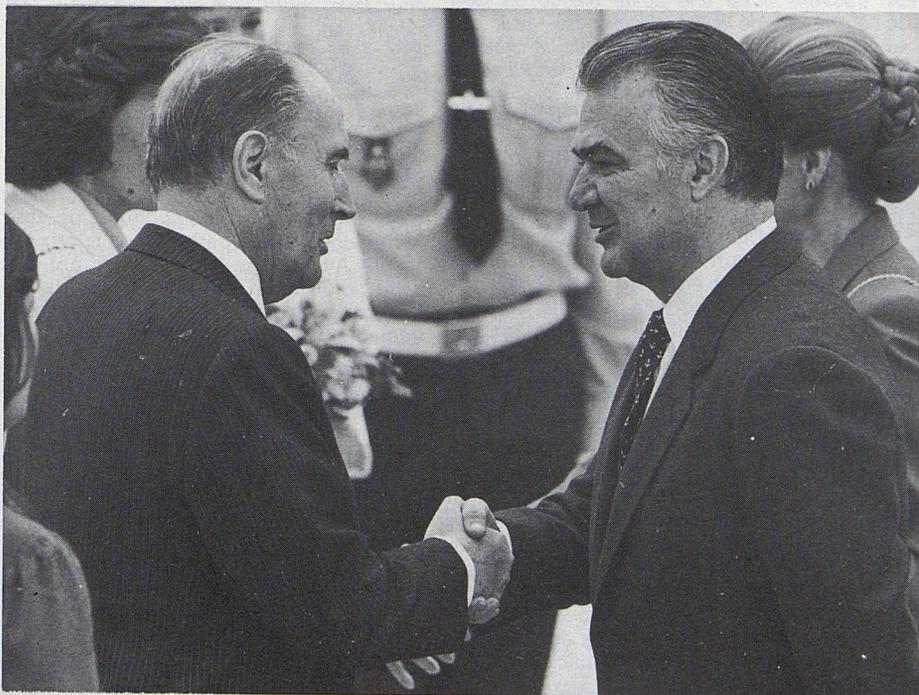
En France comme dans les autres pays visités, l'accent a été mis sur les problèmes économiques, primordiaux en cette période de crise mondiale. Une longue séance de travail a réuni, dans les salons du Palais Marigny, le Président mexicain et ses ministres et les représentants du CNPF, des industriels et des chefs d'entreprises français. Trois accords de co-investissements ont été signés en vue de la mise en œuvre de projets touristiques (Club Méditerranée à Huatulco, Hôtel Arcade-Zarco, programme de constructions touristiques à Puerto Escondido). En définitive, 14 projets de co-investissements ont été mis au point, pour un montant global de 217,6 millions de dollars.

Une nouvelle stratégie partiellement orientée vers l'Europe

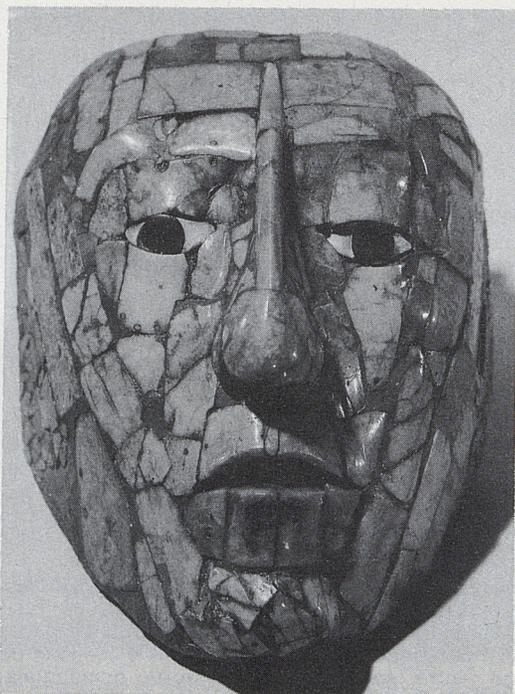
Au cours de la tournée européenne du Président mexicain, 41 projets de co-investissements ont été élaborés au total, notamment dans les secteurs de la pétrochimie et des industries mécaniques, de l'électronique, des textiles et des constructions navales, pour un montant global de 424,1 millions de dollars.

Résumant, le 25 juin, dans une allocution télévisée adressée au peuple mexicain, les résultats de son voyage, le Président de la Madrid a pu déclarer que ce tour d'Europe avait puissamment contribué à consolider les liens d'amitié et de coopération entre son pays et l'Europe occidentale, qui est maintenant le deuxième partenaire commercial du Mexique et qui, de ce fait, « joue un rôle de haute priorité dans la stratégie mexicaine de diversification et de complémentarité économique ». (1).

(1) Extrait du message télévisé le 25 juin 1985.



Une amitié traditionnelle qui n'a cessé de se renforcer.



Qui peut fixer un prix à l'histoire d'un peuple ?

● Carmen Galindo (1)

La propriété privée est une chose, la propriété collective en est une autre, totalement différente. Les pièces volées au Musée national d'Anthropologie et d'Histoire appartenaient à nous tous. Non pas au Gouvernement, ni même à l'Etat, mais à cet ensemble hétérogène que l'on appelle le peuple mexicain. Vous, moi, nous. Aucune assurance, y en aurait-il une, ne peut compenser la perte. Qui se hasarderait à traduire en pesos et centavos la perfection ? Qui est capable de dire le prix et la valeur de cette esthétique excentrique, féroce et raffinée, étrange et intimement nôtre. Qui peut être assez audacieux pour fixer un prix à l'histoire, à l'héritage d'un peuple ?

J'ai devant moi une photo du masque, aux traits maya, qui recouvrait le visage du personnage enterré dans le Temple des Inscriptions. Le 27 novembre 1952, après douze heures de travail ininterrompu, il fut découvert par Alberto Ruz Lhuillier, qui n'hésite pas à déclarer que « le spectacle était étonnant » et il raconte sa découverte : « Au moment où il a été enterré le visage du personnage a été recouvert d'un masque magnifique (aujourd'hui partie du butin) de mosaïque (de deux cent pièces) de jade, avec les yeux en coquillage, l'iris en obsidienne et la pupille peinte par derrière en noir... Le masque fut directement posé sur le visage du défunt. Il est possible que les traits principaux, qui sont assez réalistes, représentent fidèlement ceux du personnage ».

Cette richesse de la tombe, Ruz la qualifie de grandiose et à un certain moment, après avoir évoqué « l'éclat du jade » il considère qu'il y a « une certaine

intuition dans le nom populaire de tombe royale sous lequel elle fut baptisée ». « Il serait possible de juger de l'importance de ce personnage par les bijoux qu'il portait, beaucoup d'entre eux ayant déjà été reconnus sur les bas-reliefs maya. Comme on le voit sur l'un des bas-reliefs, le défunt portait un diadème avec des minuscules disques de jade, et sa chevelure avait été séparée en mèches au moyen de petits tubes de jade de forme appropriée. Nous trouvons aussi une petite plaque de jade d'une qualité extraordinaire qui avait été taillée en forme de tête de Zotz, la chauve-souris vampire, dieu de l'enfer, et qui aurait pu constituer la partie finale du diadème ».

Malheureusement, ce n'est pas seulement la fabuleuse découverte d'Alberto Ruz qui a été volée, mais également des pièces provenant du puits sacré de Chichen Itza. Lecteur fasciné par le missionnaire Diego de Landa, Edward Herbert Thompson décida d'accorder crédit à la légende et entreprit des recherches pour percer les secrets du puits. Ce qu'il retira, nous l'avons perdu, au moins en partie. Les déclarations officielles ont également parlé du pillage du Puits Sacré, où, comme le dit Thompson « de belles jeunes filles, des guerriers captifs célèbres, et aussi de riches trésors avaient été précipités ».

A la fin de son texte, Thompson réfléchit de manière prémonitoire : « La valeur monétaire des objets récupérés dans le Puits Sacré est insignifiante. En réalité, leur valeur est une valeur relative. L'historien se tourne vers le passé comme l'agronome vers la terre elle-même, tous deux dans le même but : assurer l'avenir.

Parmi les 140 pièces dérobées, les spé-

cialistes distinguent un vase mexicain qui représente un singe et que Alfonso Caso décrit en ces termes : « Nous retrouvons ici les caractéristiques mêmes de l'art mexicain, le réalisme dans le détail et la subjectivité dans l'ensemble. Si par élégance nous entendons le maximum d'expression avec le minimum de travail mécanique, ce vase est d'une élégance suprême. Tout est exprimé, mais l'accent est mis seulement sur ce qui est essentiel pour faire naître l'émotion esthétique, en synthétisant les éléments qui ne sont pas accessoires. C'est pourquoi le lapidaire indigène qui tailla ce vase en obsidienne fit une œuvre parfaite ».

Nous avons été dépouillés, il n'y a aucun doute, mais notre pays possède une richesse artistique qu'on peut qualifier de fabuleuse. Beaucoup de pays voudraient bien avoir la plus quelconque de nos pyramides, le plus petit de nos bijoux de Monte Alban. Des trésors nous ont été volés aujourd'hui, mais comme la justice finit toujours par s'imposer, ils devront finalement nous être rendus.

(1) Reproduit de « El Día », de Mexico - 27 décembre 1985. Extraits.

Dix pièces archéologiques retrouvées à Chicago

Les autorités mexicaines ont fait savoir que dix des pièces dérobées au Musée d'Anthropologie de la ville de Mexico, au cours de la nuit de Noël, ont été retrouvées à Chicago, grâce aux efforts conjugués de la police mexicaine et de la police des Etats-Unis.

Présence culturelle du Mexique en France

En 1985 et 1986, le calendrier des activités culturelles du Mexique en France a été bien rempli.

Le 25 septembre 1985, le Centre Culturel du Mexique a inauguré l'exposition « Cinq visions mexicaines : Manuel Felguerez, Agueda Lozano, Vicente Rojo, Juan Soriano et Francisco Toledo ».

A l'occasion de la célébration du Jour des Morts, le Centre Culturel du Mexique a présenté une création plastique et un montage de 5 jeunes artistes mexicains : **espaces autour de la Fête des Morts**. Avec des matériaux bon marché : (plastique, papier, carton, fil de fer, peinture, bois, papier journal), Esther André, Françoise Gavarini, César Nuñez, Claudia Politi et Conrad Tosatado réussirent à recréer, sur les deux étages du Centre, l'ambiance de la Fête des Morts mexicaine. Cette manifestation a été présentée du 4 au 9 novembre.

L'exposition **José Clemente Orozco : Caricatures** a eu lieu au Centre Culturel du Mexique du 15 novembre 1985 au 17 janvier 1986. 120 reproductions furent présentées sur des portants en bois qui facilitaient la lecture des textes et des caricatures.

Le 18 janvier 1986, le Centre Culturel du Mexique a inauguré l'exposition **Mexique-Colombie : Avec l'art recréons la vie** réalisée en collaboration avec le Centre Culturel Colombien et la Maison de l'Amérique Latine à Paris. A cette occasion près de 30 artistes français et latino-américains firent don de leurs œuvres afin qu'elles soient vendues au profit des victimes du séisme de Mexico et de l'éruption volcanique qui détruisit une ville de Colombie.



Caricature de J.C. Orozco.

L'exposition **Amates : le papier indigène du Mexique** a commencé le 26 février 1986. Cette exposition regroupe plus de 100 dessins sur papier amate.



A la Maison de la Culture de St-Leu la Forêt, du 10 au 26 octobre 1985, a été présentée l'exposition **Vêtements indigènes du Mexique** ainsi que 20 pièces d'art populaire mexicain. Cette exposition a été réalisée au profit des enfants de San Miguel Tximecapan.

Le Centre Régional de la Photographie du Nord-Pas de Calais a présenté à la Galerie Pablo Picasso de Denain, du 9 au 30 novembre 1985, deux expositions de photographie mexicaine : **7 photographes mexicains et 3 générations féminines dans la photographie mexicaine : Tina Modotti, Lola Alvarez Bravo et Graciela Iturbide**.

Du 22 au 30 novembre 1985, la municipalité de Bondy a présenté à l'Espace Marcel Chanzy l'exposition **Juan Rulfo : écrivain et photographe** et une partie de l'exposition **José Clemente Orozco : Caricatures**.



Le Centre Culturel du Mexique a organisé diverses manifestations à caractère littéraire.

Furent présentés les livres suivants : *Sublimando al impostor* du péruvien Elqui Burgos, Editions *El Correcaminos* ; *Pallinure du Mexique* du mexicain Fernando del Paso, Editions *Arthème Fayard*. A l'occasion de la parution en français du livre de Fernando del Paso, le traducteur Michel Bibard et l'écrivain cubain

Severo Sarduy se sont rencontrés au Centre Culturel du Mexique le 3 octobre 1985 afin d'échanger leurs points de vue sur le livre.

Conférences : **L'art et l'histoire des Huicholes** par l'anthropologue guatémaltèque Jesús García Ruiz ; **L'exposition Magie-Image et ses implications dans l'art moderne contemporain** par le critique d'art colombien Alvaro Medina. **nouveau regard ?** Table ronde à laquelle participèrent le peintre chilien Agna Aguadé, l'écrivain argentin Alicia Dujovne, l'écrivain et journaliste mexicaine Vilma Fuentes, l'actrice et metteur en scène de théâtre argentine Cecilia Tumin et la Directrice du Centre Culturel du Mexique Mercedes Iturbe.

A l'occasion de la publication en français des **Chants de Nezahualcoyotl : poésie du roi aztèque** par les Editions *Obsidiane*, le Centre Culturel du Mexique a réuni Jacques Soustelle de l'Académie Française, et les traducteurs Pascal Coumes et Jean-Claude Caër et les responsables de l'édition. L'acteur français François Mestre a lu quelques extraits traduits.

En novembre 1985, a été présenté le livre *Les peintres révolutionnaires mexicains* du critique d'art et écrivain français Serge Faucherau, édité par *Messidor*. En janvier 1986, à propos de cette publication se sont rencontrés autour de l'auteur : le peintre français Bernard Rancillac, le critique d'art Georges Raillard et les peintres Antonio Saura et Juan Soriano.

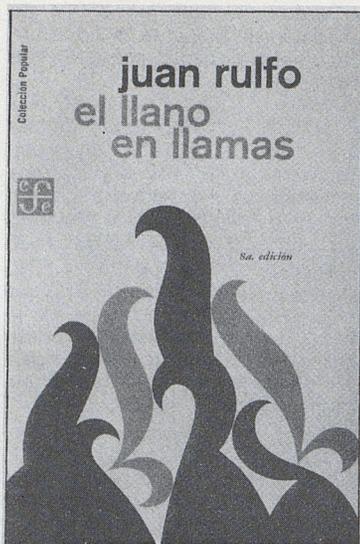
Le 12 février dernier, la présentation de la biographie romancée de Frida Kahlo, œuvre de Rauda Jamis, donna lieu à un échange de vues très animé auquel participèrent l'auteur, Claude Couffon et Mercedes Iturbe.

De nombreux films de fiction ainsi que des documentaires ont été projetés tant dans les locaux du Centre que dans d'autres salles.

Au 2^e Festival International de Cinéma sur le Carnaval et la Fête, à Nice, le Centre Culturel du Mexique a présenté les films *María Sabina*, *Hikuri Neirra*, *Los-coras*. Ont également été projetés au cinéma Le Latina les films : *No oyes ladrar los perros ?*, *El lugar sin límites*, etc.

A l'Université de Haute-Normandie à Rouen, dans le cadre d'un séminaire sur l'art et le cinéma mexicain ont été présentés : *El brazo fuerte*, *La soldadera* et *El compadre Mendoza*.

Frida, naturaleza viva de Paul Leduc a été présenté par le Centre Culturel du Mexique au Théâtre National de Chaillot le 5 novembre 1985. Cette séance a été organisée au profit des victimes du tremblement de terre du 19 septembre dernier. Ce film a également été projeté à la Maison des Cultures du Monde le 27 février 1986 et au Festival du Cinéma Latino-Américain de Bondy, où il obtint le premier prix.



MORT ET SURVIVANCE DE

Le monde spectral de Juan Rulfo

• Fernando del Paso

Nous déplorons aujourd'hui la mort d'un homme et d'un ami : Juan Rulfo. L'autre, l'écrivain, on dirait qu'il est mort il y a longtemps.

Le cas de Rulfo est unique dans l'histoire de la littérature. Il publia avant la quarantaine un recueil de nouvelles « La plaine en flammes » et le roman « Pedro Paramo ». Grâce à ces deux livres, qui ensemble ne font que 200 pages imprimées, Rulfo atteint la consécration devenant l'un des plus grands écrivains de langue espagnole du siècle. Puis, suivent trente années de silence.

On a fréquemment dit que Rulfo n'avait pas prévu son énorme succès et que son immense renommée l'avait accablé.

Ce serait cela la cause de son long silence. On ne peut pas toutefois écarter une autre possibilité : que Rulfo, tel que cela a été suggéré par Severo Sarduy, n'avait plus rien à dire. Si c'est la première théorie qui est vraie, il faudrait reconnaître le caractère héroïque de son silence. Si par contre, il était né pour écrire seulement ces deux livres, là, on doit supposer que son silence lui pesait autant que ne pesait au personnage de « Oyes ladrar los perros », le corps du fils blessé qu'il portait sur les épaules et qui subitement devint un poids mort.

Les critiques, les lecteurs, les professeurs, les étudiants de littérature, les journalistes et même ses propres amis, nous nous chargeons de rendre plus lourd ce fardeau par notre insistance, notre harcèlement constant, notre curiosité et - il est juste aussi de le dire - quelquefois par une impatience bien intentionnée : celle qui naissait du désir de lire d'autres interventions rulfienues.

En fait, nous ne le savions pas encore, et peut être l'ignorait-il lui-même, mais Rulfo nous avait déjà donné de nouvelles inventions. Parmi ses nombreuses vertus, son œuvre et tout particulière-

ment « Pedro Paramo », possède celle de se transformer avec chaque nouvelle lecture ; il est vrai que, dans une certaine mesure, toute œuvre importante de la littérature universelle réserve de nouvelles surprises à celui qui la relit.

La sensibilité et la perception changent chez l'individu, elles s'enrichissent à la lecture d'œuvres nouvelles qui éclairent les anciennes en instaurant des coordonnées inédites. Mais dans « Pedro Paramo », ce potentiel de transformation est hallucinant. Peut-être est-ce parce que son monde est un monde de spectres et que la faculté de paraître sous des formes différentes appartient en propre à la nature des spectres, même quand ils ne changent pas leur nom, que ce soit Juan Preciado, Pedro Paramo ou Susana Sanjuan. Mais les personnages de Rulfo, n'auraient pas cette faculté si elle ne leur était pas conférée par un langage qui est, tout comme eux, spectral dans la mesure où sa transparence est un piège : ses images, même visibles, même si elles s'offrent à la contemplation dans toute leur beauté tragique, sont insaisissables, changeantes, elles inaugurent chaque fois une voix différente, un écho nouveau.

Ce qui, à son tour, ne peut pas être isolé d'un fait poétique plus proche de l'irréalité que de la réalité : ce que disent les personnages de Rulfo n'est pas ce que l'on dit dans la vie réelle. Les vrais paysans ne parlent pas comme ça. Ce qui se passe c'est que Rulfo, par son talent, nous convainc du contraire. Mais... est-ce vraiment le contraire ?

N'est-il pas plus juste de supposer que dans son œuvre la réalité et l'irréalité, au lieu de se nier l'une à l'autre s'affirment réciproquement ? Ainsi dans « Pedro Paramo », les vivants se retrouvent dans la voix des morts, les morts dans la voix des vivants.

On a beaucoup parlé et on parlera encore beaucoup de l'œuvre de Rulfo. Mais sa place dans la littérature est désormais inamovible. Avant tout, parce que son œuvre fait date dans l'histoire de la littérature latinoaméricaine. Et c'est en ce sens qu'il importe de remarquer que dans son œuvre, le paysage mexicain s'incorpore pour la première fois - et peut être pour la dernière - aux personnages. Il s'incorpore, oui : il devient leurs corps propre. Avant Rulfo, le paysage américain et notamment la forêt tropicale, était un personnage parmi les autres, voire, souvent, le personnage central, comme dans « Doña Barbara » de Rómulo Gallegos ou dans « La Vorigine » de José Eustasio Riviera, œuvres dans lesquelles le paysage engloutit matériellement les personnages. Il les dévore. Chez Rulfo, personnages et paysages sont une seule et même chose. Non pas tous les personnages, ni non plus tous les paysages. Il n'y a pas de trace dans les livres de Rulfo des tropiques bigarrés et luxuriants. Le paysage de la Media Luna est, tout comme l'âme de Pedro Paramo, grisaille et désolation.

Je crois qu'il n'est pas sans intérêt, de mentionner deux écrivains européens, tous deux de langue française, que Rulfo connaissait très bien - nous avons en plusieurs occasions évoqué leur œuvre - dont il est permis de penser qu'ils ont peut-être eu une influence sur l'attitude de l'écrivain mexicain vis-à-vis du paysage : le romancier français Jean Giono, notamment dans « Le chant du monde », et le Suisse Charles Ferdinand Ramuz par « Derborence ». Mais en tout état de cause il ne s'agirait que de cela : d'une influence. Car tant chez Giono que chez Ramuz, le paysage est beaucoup plus humain que celui de l'œuvre de Rulfo. Il y a place là, encore, pour l'espoir.

Traduction : Enrique Hett

CE DE JUAN RULFO

L'œuvre la plus brève et la plus dense

Un témoignage de Mercedes Irtube

Je fis la connaissance de Juan Rulfo un matin d'automne de 1978 dans les bureaux de l'Institut National Indigéniste. Il s'agissait d'une réunion de travail. Son entrée dans la salle fut d'une discrétion absolue, c'était presque une manière de cacher sa présence. Je regardai pour la première fois son pâle visage et j'écoutai ses brefs commentaires, prononcés d'un ton de voix si bas qu'ils ressemblaient plutôt à des murmures...

Quelques années plus tard, en 1980, résidant alors à Paris, je visitai, au cours d'un voyage à Mexico, la magnifique exposition organisée en son honneur par l'Institut National des Beaux-Arts. Comme pour beaucoup de Mexicains, cette exposition fut pour moi la révélation de Rulfo photographe. Je découvris avec surprise les merveilleuses images qui me firent penser que Rulfo était le meilleur illustrateur de sa propre œuvre littéraire.

Avec grand enthousiasme, je supposais que la présentation de cette exposition à Paris serait un évènement.

Je soumis l'idée à Victor Flores Olea,



Un autre langage pour refléter la même vision du réel.

qui était à ce moment-là Ambassadeur à l'U.N.E.S.C.O., et qui d'emblée appuya et favorisa le projet. C'est alors que commença pour nous une aventure « rulfiana » qui ne prendrait fin. Des projets, ainsi qu'une amitié inoubliable virent le jour. Quelques mois plus tard arrivèrent à Paris les cent photographies qui composaient l'exposition ainsi que les splendides livres que les Beaux-Arts avaient édités en contribution à l'hommage. Juste un jour avant l'inauguration, Juan Rulfo fit son apparition en personne, vêtu de sa gabardine et de son humilité. Cet être à l'apparence fragile se reconnaît ce soir-là comme un enfant dans la petite enceinte où se trouvait alors le Centre Culturel du Mexique, fuyant le tumulte qui le harcelait littéralement.

Une fois qu'il eût retrouvé ses esprits, nous partîmes en petit groupe dîner à La Coupole. Ce fut là que j'eus la chance d'écouter le premier des récits qui me permirent de connaître son histoire personnelle.

Selon ce qu'il me raconta, ses mains fines et transparentes comme le papier, passèrent des années à classer des documents dans d'obscures officines du ministère de l'Intérieur, pour ensuite prendre le volant d'automobiles qui parcouraient des milliers de kilomètres, jusque dans les coins les plus reculés du pays, quand il exerçait son métier de vendeur de pneus.

C'est certainement dans l'accomplissement de ces tâches apparemment hybrides que la gestation de Pedro Paramo eût lieu.

A la fin de l'exposition parisienne, qui fut en effet un grand succès, Victor Flores Olea eût l'excellente idée de proposer à Juan Rulfo de faire agrandir ses photos à Paris, afin de former deux nouvelles expositions itinérantes qui circuleraient en Europe et en Amérique latine, sous les auspices du ministère des Relations Extérieures. Rulfo accepta avec contentement, et peu de temps



... Rulfo, le meilleur illustrateur de son œuvre littéraire

après, en mai 1981, il revint en France invité à participer à la semaine culturelle mexicaine qui eût lieu au Centre Georges Pompidou. Il arriva à cette occasion en compagnie d'un groupe nombreux d'intellectuels et d'artistes mexicains. A la fin de la semaine culturelle, ce contingent de penseurs rentra au Mexique et Jean resta une semaine de plus pour travailler avec moi à la sélection des négatifs.

Je passai chaque jour le prendre à son hôtel de la rue Marignan. Il m'attendait silencieux sur le seuil de la porte. Sa silhouette solitaire se confondait avec la pierre rongée des murs.

Nous passâmes plusieurs après-midi autour de la table de la salle à manger de mon appartement à faire une minutieuse sélection. Les heures s'écoulaient, entrecoupées de longues conversations, de tasses de thé et avec l'inévitable tombée de la nuit qui nous surprenait chaque jour m'obligeant à transformer notre espace de travail pour un repas chaud.

Dès lors le nom et la personne de Juan Rulfo allaient rester extrêmement liés à ma vie et à mon travail. La continuelle évocation de l'écrivain génial et de l'ami tendre et proche, toujours caché dans un lambeau de nuit, donna naissance en 1984 au Concours de Nouvelles Juan Rulfo ; plus qu'un hommage, c'était la reconnaissance à la fois de l'œuvre la plus brève et dense, et de l'existence merveilleuse d'un être possédé et absent.

Au prix littéraire vinrent s'ajouter continuellement des expositions, des tables rondes, des conférences, et voici que cet être unique a décidé de nous abandonner et de s'installer à jamais dans son Comala mortel.

Il ne nous reste plus que son souvenir et son œuvre sans égale. Comme l'a écrit Augusto Roa Bastos : « C'est une œuvre qui tourne dans sa propre orbite parmi les constellations de notre littérature narrative ».

Traduction Marie-France Eslin.

**Belle mise en scène
de « La serva padrona » par
un artiste mexicain**

Les représentations, au cours du mois de février de la « serva padrona » de Pergolèse dans la crypte Sainte Agnès, à l'église Saint-Eustache de Paris, ont permis au public de mélomanes qui se pressait dans ce cadre exigu d'apprécier, en particulier, la brillante mise en scène du jeune artiste mexicain Federico Serrano.

Tour à tour auteur de court métrage et metteur en scène stagiaire à l'Opéra de Paris, Federico Serrano a mis en scène le célèbre Opéra de Pergolèse, avec un brio, une délicatesse et une originalité qui n'ont pas peu contribué à mettre en valeur la direction d'orchestre de Françoise Vuillermoz, la voix superbe de baryton-basse de Jean-Jacques Doumène et la verve pétulante de la charmante Sylvie Bertho, dans le rôle de la jeune Serpina, la maîtresse servante. Le spectacle est précédé d'un charmant impromptu théâtral au cours duquel s'affrontent, au XVIII^e siècle, dans un salon parisien, des partisans de la musique italienne et des « nationalistes » qui n'admettent que les œuvres des compositeurs français. Pour illustrer la querelle, l'orchestre - un quatuor à cordes enrichi d'un clavecin — interprète, sous la baguette magistrale de Françoise Vuillermoz, des œuvres de Lulli, Rameau et Couperin. Le critique musical du *Figaro*, Jean Macabies, loue sans réserve (21 février) « cette servante maîtresse fourmillante de vie, bouillonnante d'originalité, pétillante d'intelligence musicale ». « Une gageure — ajoute-t-il — que de faire entrer le lyrique, ses pompes, ses œuvres, ses musiciens, ses chanteurs, sous quelques mètres carrés de voule ».

Bourse Hidalgo

Le jury chargé de l'attribution de la Bourse Hidalgo 1985 a décidé de la décerner à M^{me} Isabelle Dumielle-Chancelier, étudiante en nouveau Doctorat à l'université de Paris I (Centre de Recherches de l'Amérique latine) pour son mémoire intitulé :

« Une minorité économique et sociale : les Français au Mexique aux époques de la Révolution et de Porfirio Diaz : la compagnie minière du Boléo en basse Californie ».

Cette bourse offerte chaque année par le Gouvernement mexicain en vue d'encourager la recherche historique, comprend le voyage aller-retour Paris-Mexico et une somme de 480 000 pesos pendant trois mois, afin de permettre au lauréat de parfaire sa première recherche.

La Bourse Hidalgo 1986 aura pour sujet : « les Français et l'étude du Mexique préhispanique ». Les candidatures seront reçues jusqu'au 15 septembre à l'Ambassade du Mexique (service culturel).

**PUBLICATIONS RÉCEMMENT
PARUES**

Histoire du Mexique

par Francois Weymuller
Editions Horvath

Le Prix Paul Rivet, décerné en janvier dernier par l'Académie d'Outre-Mer, est venu couronner cette remarquable étude consacrée à l'histoire du Mexique, depuis les lointaines origines — environ 9.000 ans avant notre ère — jusqu'aux alentours de l'année 1980 et à la découverte inopinée, au cœur de Mexico, des ruines du grand temple de Tenochtitlán. Ce copieux ouvrage, abondamment illustré, qui allie heureusement l'exactitude de l'information à la profondeur de la synthèse et à l'impartialité du jugement, aborde, dans les derniers chapitres, tous les problèmes du Mexique contemporain et souligne la fulgurante rapidité de la croissance du pays :

Panilure de Mexico

par Fernando del Paso
Roman traduit de l'espagnol
par Michel Bibard
Editions Fayard

Remarquable version française d'un ouvrage qui, en 1982, obtint, en Amérique latine, la consécration du Prix Rómulo Gallegos, ce Nobel des Lettres latino-américaines. Fernando del Paso, écrivain mexicain de 50 ans, n'avait publié antérieurement qu'un seul roman. *Panilure de Mexico*, désigné par la revue *Lire* de Bernard Pivot comme l'un des vingt livres les plus importants publiés en France au cours de l'année 1985, a, en outre, obtenu, à Paris, le Prix du meilleur livre étranger 1986. Ce roman monumental et baroque, a suscité dans la presse française un intérêt exceptionnel attesté par le nombre et la chaleur des commentaires. « *Panilure de Mexico*, écrit Michel Braudeaux dans *l'Express* ; est, comparé aux petits pétards de notre douce Europe, comme une centrale atomique en explosion ». Claude Fell, dans *Le Monde*, estime que « *La prolifération de ce récit halluciné, le mélange savamment calculé de zones d'ombre et de lumière, le détournement parodique d'une érudition foisonnante, l'accumulation de métaphores parfois agressivement surprenantes et d'images insolites font de Del Paso un grand romancier baroque* ». Même note dans *l'Evénement* du jeudi : « *Baroque, maniérisme, gongorisme, rococo, on dégustera ici*, écrit André Clavel, *tous les piments mûris sur le continent de Borges* ». *Le Magazine Littéraire*, sous la plume de Jean-Marie Saint Lu, affirme qu'à la lecture des quelques 650 pages de ce roman fleuve « *Le plaisir est tel qu'on peut même regretter que le livre ne soit pas plus long* ». La revue *Lire* souli-

gne « *l'ambition quasi démesurée* » de ce « roman total », qui aborde tous les genres, tous les thèmes, « *de la mythologie à la politique, de la médecine à l'histoire, de la pornographie aux jeux poétiques avec le langage* » et qui « *constitue une nouvelle preuve de la vitalité de la littérature latino-américaine* ». En Belgique, Pierre Martens dans *Le Soir*, de Bruxelles, a lui aussi aimé ce roman où « *Une écriture célinienne alterne avec des dialogues d'une bouffonnerie quasi shakespearienne* ».

Frida Kahlo

Par Rauda Jamis
Presses de la Renaissance

Un coup d'essai qui est un coup de maître. La jeune Rauda Jamis s'est identifiée à l'héroïne de cette brillante biographie romancée. Elle a revécu par la pensée, les étapes, éclatantes ou cruelles, de cette existence si tôt terminée : le terrible accident de tramway qui a laissé Frida Kahlo infirme pour la vie, son mariage et ses rapports tumultueux avec Diego Rivera, l'éveil de sa propre vocation picturale, son amitié avec Trotsky et d'autres personnalités politiques ou culturelles de son temps, son militantisme politique à l'époque de la guerre d'Espagne et au cours des années suivantes, et enfin les dernières années. Sombre épilogue qui, d'opération en opération, conduisit Frida Kahlo infirme, clouée sur un fauteuil roulant, à quitter prématurément, à l'âge de 47 ans, un monde qui ne lui avait pas été clément,

**Les peintres révolutionnaires
mexicains**

Par Serge Fauchereau
Editions Messidor

Cet ouvrage somptueusement illustré retrace la trajectoire de l'art mexicain, depuis les gravures de José G. Posada, jusqu'à Tamayo « le quatrième grand », et aux surréalistes. L'auteur trace une brillante synthèse de l'influence européenne sur les fondateurs de l'art mexicain moderne, Orozco excepté. En 1907, Diego Rivera prend le chemin de l'Europe où il restera près de 20 ans et où il recevra l'influence de Cézanne et de Picasso. A Paris, Rivera rencontre Siqueiros. Et cette rencontre entre un peintre marqué par les influences européennes et un artiste qui avait participé comme soldat, puis comme officier, aux luttes de la Révolution mexicaine, est le point de départ d'une renaissance, d'un art nouveau. Il faudrait citer aussi les chapitres consacrés à Orozco, aux muralistes, à leur œuvre, au bilan du muralisme. En vérité, il faudrait citer tout entier ce livre brillant et profond.

NOUVELLES DU MEXIQUE

Revue fondée en 1955 par Jaime Torres Bodet

Numéro 19

Mars 1986

SOMMAIRE

*Couverture : Vue aérienne de la ville de Mexico.
Le Paseo de la Reforma et l'Ange de l'Indépendance*

Deuxième de couverture : Vue de Mexico.

Page 1 : Légende aztèque narrant la création de Tenochtitlan

PREMIERE PARTIE

MEXICO : DE TENOCHTITLAN A L'EPOQUE CONTEMPORAINE	2 à 13
Tant que le monde durera par Miguel León Portilla	2
Le témoignage de Bernal Díaz del Castillo	3
L'utopie du Vice-Roi Mendoza par Guillermo Tovar	4 - 5
La ville de Mexico au XVI ^e siècle par Fernando Benítez	6 - 7
La « Noble Cité » de Mexico au XVII ^e et au XVIII ^e siècles par Salvador de Madariaga	8 à 11
Histoire de la rue des Plateros, par Artemio de Valle Arizpe	11
Images de Mexico, par Salvador Novo	12 - 13

DEUXIEME PARTIE

PROBLEMES CONTEMPORAINS	
Programme de réaménagement urbain du District Fédéral par Eduardo Rincón Gallardo	14 à 18
Avec quatre encadrés : Services publics - Affaissement de la ville de Mexico La qualité de la vie - Protection des Sites et des Monuments	

TROISIEME PARTIE

APRES LE SEISME	
Mexico meurtri mais debout	19 à 24
Avec trois encadrés : Le témoignage d'un ingénieur français L'aide française - Projets de jumelages entre écoles françaises et mexicaines	

QUATRIEME PARTIE

POLITIQUE EXTERIEURE, RESSERREMENT DES LIENS AVEC L'EUROPE	
Fructueux résultats économiques du voyage en Europe du Président de la Madrid	25 à 27

CINQUIEME PARTIE

VIE CULTURELLE	28 à 32
Qui peut fixer un prix à l'histoire d'un peuple ? par Carmen Galindo	28
Présence culturelle du Mexique en France	29
Mort et survivance de Juan Rulfo :	
L'univers spectral de Juan Rulfo par Fernando del Paso	30
L'œuvre la plus brève et la plus dense, un témoignage de Mercedes Iturbe	31
Publications récemment parues	32

*Dos de couverture : le dieu chauve-souris,
une des pièces dérobées au Musée
Anthropologique de la ville de Mexico*

Responsable de l'édition : Elena de Ribera, Attachée de presse
Traductions : Enrique Hett et Marie-France Eslin

AMBASSADE DU MEXIQUE EN FRANCE
SERVICES CULTURELS
9, RUE DE LONGCHAMP
75116 PARIS

Dépôt légal en 1986 (1^{er} trimestre)
Directeur-Gérant : Elena de Ribera
Imprimé par Interprim 48.43.68.64.

